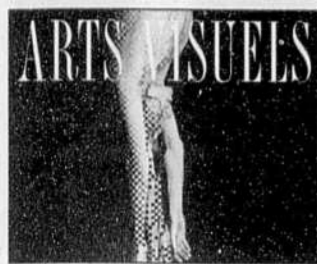


LIVRES



Le roman québécois Page D 3
Essais québécois Page D 4



Andrea Szilasi Page D 8
Formes Page D 12

LE DEVOIR, LES SAMEDI 14 ET DIMANCHE 15 SEPTEMBRE 1996

Gilles Archambault

Vivre sereinement sur un volcan

CLÉMENT TRUDEL
LE DEVOIR

Après 33 ans d'écriture, Gilles Archambault rajuste quelque peu sa vision angoissante de la vie. En entrevue, il glose par exemple sur «la précarité du bonheur» qui imprègne son dernier roman, *Un homme plein d'enfance*, tout juste paru chez Boréal et dont le titre emprunte à André Brochu qui parle d'un homme «aux guichets de la mort». L'auteur avoue qu'il a mis du temps à «découvrir que la vie pouvait être belle et comporter des occasions magnifiques...».

Les toutes premières œuvres de l'écrivain arrivaient à désamorcer toute velléité de vie amoureuse. Presque fatalement se colletaient un fils dominé et un père honni tandis que s'effondraient les chances de vie heureuse pour les être tourmentés qui s'y agitaient.

En 1996, Archambault se fait moins méfiant vis-à-vis du gazouillis d'un bambin. Il ne délaisse pas pour autant ses mises en garde: le bébé n'est-il pas en puissance un vieillard aux chairs flasques? Et puis, comment sortir indemne de l'épreuve de la vie à deux?

L'auteur avoue que son personnage de Raoul Dupré, littérateur et pianiste à la manqué, est vraiment une «peau de vache», un octogénaire qui «a toujours manqué de générosité». Ce vieillard confie d'ailleurs à son fils: «Je n'ai jamais rien compris à la vie. J'ai été mauvais professeur, piètre amant et médiocre intellectuel. Je suis devenu gâteux, irascible, intolérant, haineux» (page 46).

Qui dit mieux comme autocritique? Mais l'auteur donne ici un tour plus nuancé au jugement que porte un fils dominé (Claude) sur son paternel. Claude Dupré prend le parti d'atténuer les travers de ce père dont il est en quelque sorte l'infirmier et la femme de ménage... en attendant de pouvoir mieux se venger en faisant prestement disparaître le manuscrit que le défunt aura laissé! Dans *Les Pins parasols*, roman paru il y a 20 ans, l'incompréhension fils/père menait, par contraste, le fils incompris à une diatribe sans pitié contre un vieillard détesté!

S'ouvrir à la félicité

Gilles Archambault donne maintenant sa chance, dans son œuvre, à une certaine aspiration à la félicité, sans se faire illusion toutefois. L'espace est aménagé sans oublier l'ironie et la tendresse, surtout s'il est question, comme dans *Un homme plein d'enfance*, des générations montantes, des noces d'une fille adorée (Nadine), et de promenades idylliques avec une amante «qui sait nommer les fleurs»; mais on nous assènera aussi le suicide d'un couple qui s'aime à un point tel que ces amoureux exigeants se suppriment plutôt que de risquer d'être déçus.

Bien sûr, confie l'auteur, il y a, inéluctable, la «crise de l'être. Dès qu'on est lancé dans la vie, on s'aperçoit qu'on vit sur un volcan. Tout est relatif. Il y a péril en la demeure. Tous mes romans tournent autour de ça». «Je ne dirais pas qu'actuellement je suis serein, mais plus j'approche de la mort, moins je suis désespéré... Mon territoire de création littéraire n'est pas autre chose que ça», fait-il en soulignant qu'il s'emploie à pénétrer «au plus intime de l'être».

VOIR PAGE D 2: ARCHAMBAULT

Nancy Huston

U n

écrivain guidé

Les leçons des ténèbres

par les anges et les

PIERRE CAYOUILLE
LE DEVOIR

Surtout, ne pas confondre l'auteur et le narrateur: c'est le b.a.-ba du lecteur le moins averti. Nancy Huston n'en finit pourtant plus de le rapeler à tous ceux qui la rencontrent ces jours-ci. Même en France, dans la patrie du livre, journalistes et critiques succombent tour à tour à ce dangereux réflexe qui leur cache bien souvent la richesse, la profondeur et la complexité d'une œuvre. Il faut préciser, à leur décharge, que son plus récent roman, *Instruments des ténèbres*, met en scène un écrivain, ce qui attise inévitablement les risques de confusion.

Cet écrivain est une femme. Elle a pour nom Nadia mais s'est elle-même renommée Nada, comme dans néant. «Elle incarne le réel dans ce qu'il y a de plus banal, de plus bête», dit d'elle Nancy Huston. Complaisante à l'égard d'elle-même, Nada persifle et signe, se vante de ses conquêtes masculines, prend plaisir à honnir les hortensias et, surtout, ceux qui les aiment. «Ca m'est égal» est sa réponse à toutes les petites et grandes questions de l'existence. Elle est un instrument désaccordé: le son qui sort ne correspond pas à la partition. Elle intitule d'ailleurs son journal de souvenirs *Carnet Scordatura* —

discordance en italien. Au fur et à mesure qu'elle s'abandonnera à ce carnet, elle se transformera, guidée par son daimôn — celui de Socrate — et ira jusqu'au bout de ses limites, comme tout personnage créé par Nancy Huston.

Nada entreprendra le récit d'un fait divers ancien qu'elle intitulera *Sonate de la résurrection*. Elle racontera l'histoire véridique de Barbe Durand, une jeune servante française mise à mort en 1712 pour «recel de grossesse et infanticide».

Le lecteur alternera donc, tout au long du roman *Instruments des ténèbres*, entre deux voies et deux voix, celle de Nada et celle de la jeune Barbe, et entre deux époques, le New York des années 90 et la France du début du XVIII^e siècle. C'est un projet littéraire ambitieux dont l'envergure n'a du reste pas échappé aux membres de l'Académie Goncourt qui ont inscrit la semaine dernière le roman de Nancy Huston dans leur première sélection.

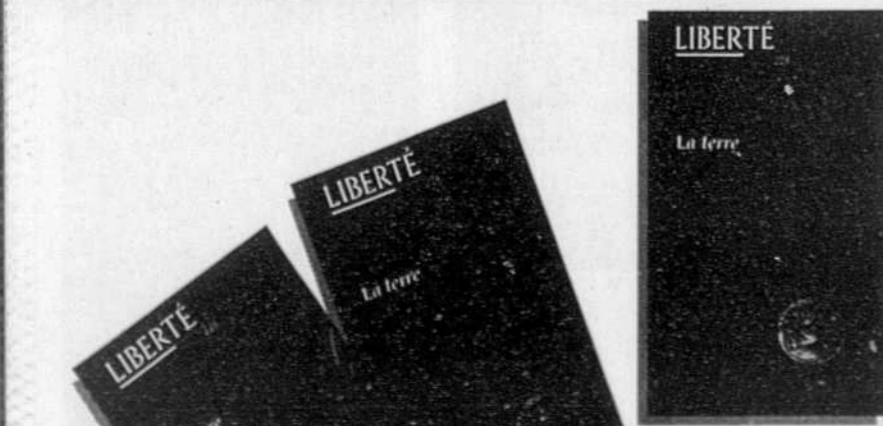
C'est un roman baroque, dans tous les sens du terme. Non seulement par la musique qui l'habite et par l'époque à laquelle il se déroule mais aussi par la multiplicité de ses formes. C'est un livre baroque dans son architecture même. Des morts et des enfants à naître dialoguent tout naturellement avec leurs proches sur terre, des «diabls

VOIR PAGE D 2: HUSTON

PHOTO JACQUES GRENIER LE DEVOIR

diables

gardiens



La Terre.
Une boule bleue,
des êtres vivants,
de la pluie, du soleil,
des écrivains et des mots.

LIBERTÉ 226

août 1996 210 pages 6\$

En vente dans les bonnes librairies

L I V R E S

HUSTON

Un roman qui appelle à la réflexion sur l'art

SUITE DE LA PAGE D 1

gardiens» s'y déploient et des Ursulines sont possédées par Belzébuth. Les références littéraires abondent, du *Macbeth* de Shakespeare — d'où vient le titre — jusqu'aux contes de Perrault. Il y a de la magie, de la sorcellerie, de l'humour. De la tendresse aussi, surtout quand entre en scène l'amie octogénaire de Nada. Il y a aussi des idées dans ce roman. Nada donne à réfléchir. Sur l'avortement par exemple: «De nos jours, les gens prétendent [...] : "Ce bébé que vous avez empêché de naître serait peut-être devenu un grand artiste, un génie, un messie." Ou bien Hitler, ou bien Mozart: c'est ça l'alternative? Foutaises. Les bébés avortés sont des gens comme vous autres, qui ne "méritent la mort" ni plus ni moins que nous. Mais qui la reçoit en pleine figure. Et de façon drôlement précoce» (page 342).

Ce qui prend l'allure, pendant plus de 300 pages, d'une inéluctable descente vers les ténèbres se terminera, en fin de roman, dans la lumière la plus éblouissante et la plus surprenante.

L'art et la création

Le roman de Nancy Huston appelle nécessairement à la réflexion sur l'art et la création. Le jour où j'ai eu le bonheur de l'interviewer, elle avait justement envie de réfléchir à ces questions. «Même si je suis consciente que cela fait un peu pompeux, je dirais qu'*Instruments des ténèbres* est un roman sur l'espèce humaine, c'est-à-dire sur une espèce profondément contradictoire, profondément ambivalente à l'égard de sa propre existence et qui sabote ses propres règles, fait du mal. Pour toutes les autres espèces, la vie commence à la naissance et s'arrête à la mort. Ce n'est évidemment pas notre cas. Nous sommes constamment en train de faire revivre les morts et d'être ailleurs que là où notre corps se trouve», dit la romancière.

On sent justement le poids des morts tout au long de son roman. On imagine aussi l'aura bleue de Romain Gary, au-dessus de l'épaule de Nancy Huston. Elle lui a consacré un ouvrage l'année dernière (*Tombeau de Romain Gary*) et depuis, elle avoue ne plus être tout à fait la même. «Il m'a beaucoup apporté. Il m'a donné de la confiance. Gary avait un gros dilemme. Il a toujours lutté pour le pouvoir de l'imaginaire, pour la liberté absolue de l'inventivité dans le roman. Et, en même temps, il avait peur de l'imaginaire comme échappatoire, comme façon d'éviter de regarder la réalité en face. La conclusion qu'il a tirée de sa vie, c'est qu'il faut les deux. Le roman ou l'œuvre d'art est à la fois inférieure et supérieure à la vie. L'un se transforme dans l'autre».

Certains lecteurs ont dit qu'*Instruments des ténèbres* était, à sa manière, un «roman religieux». Nancy Huston en convient. «Je pense que la fonction de l'art est beaucoup une fonction religieuse. Mon roman est religieux non pas parce qu'il parle de religion. La religion, c'est la manière dont les gens se relient les uns aux autres. Or la littérature

a aussi cette fonction de relier. C'est bien connu: le genre roman est apparu au moment où la religion commençait à péricliter, non pas comme institution mais comme manière d'expliquer le monde aux gens. Nous, intellectuels du XX^e siècle, nous lisons des romans un peu dans le même esprit que les gens allaient à l'église, c'est-à-dire pour essayer de donner un sens et de justifier le chaos et la détresse qui nous entourent. Évidemment, ça ne résout jamais la détresse, pas plus que l'Église!».

Habituée par Gary, elle poursuit, sur l'écriture: «Je ne crois pas à la littérature engagée. Je crois que la seule façon, pour un écrivain, de lutter contre le Mal, c'est d'écrire des œuvres d'une plus grande humanité. Gary me l'a appris», dit-elle, consciente et heureuse, par ailleurs, de «l'inutilité» de l'art. «Il est très important de limiter le nécessaire. Si on invente une humanité qui est complètement utilitaire, efficace, "goal oriented", alors là, on va vers l'enfer. La littérature nous appelle à ralentir. C'est dangereux de vivre dans un monde qui accélère sans cesse, qui valorise l'information à outrance. Moi, j'ai parfois l'impression que ma tête éclate».

Encore imprégnée de ses Instruments des ténèbres, Nancy Huston réfléchit déjà à un prochain roman qu'elle voudra, dit-elle, plus dépouillé, moins baroque. Elle s'y mettra dès qu'elle aura terminé le supplice de la promotion.

INSTRUMENTS DES TÉNÈBRES

Nancy Huston, Actes Sud / Leméac
Paris, 1996, 409 pages

Mais qui est-elle?

Mais qui est donc Nancy Huston? Née à Calgary en 1953, elle vit à Paris depuis vingt ans. Après avoir étudié cinq ans aux États-Unis, elle a terminé ses études doctorales en sémiologie en France sous la direction de Roland Barthes. Nancy Huston a reçu, en 1993, le prix du Gouverneur général pour son roman *Cantique des Plaines*. Son roman suivant, *La Vierge*, a été unanimement salué par la critique. Le directeur littéraire de Leméac, Pierre Filion, résume ainsi les thèmes fondamentaux de l'œuvre de Nancy Huston: «L'écriture de l'exil et du corps, l'écriture du désir et de la réalité, le combat impitoyable et toujours à refaire entre le monde de l'art et la mort, l'écriture des racines et des seuils de la vie, l'écriture des métèques et des sangs mêlés.» P.C.

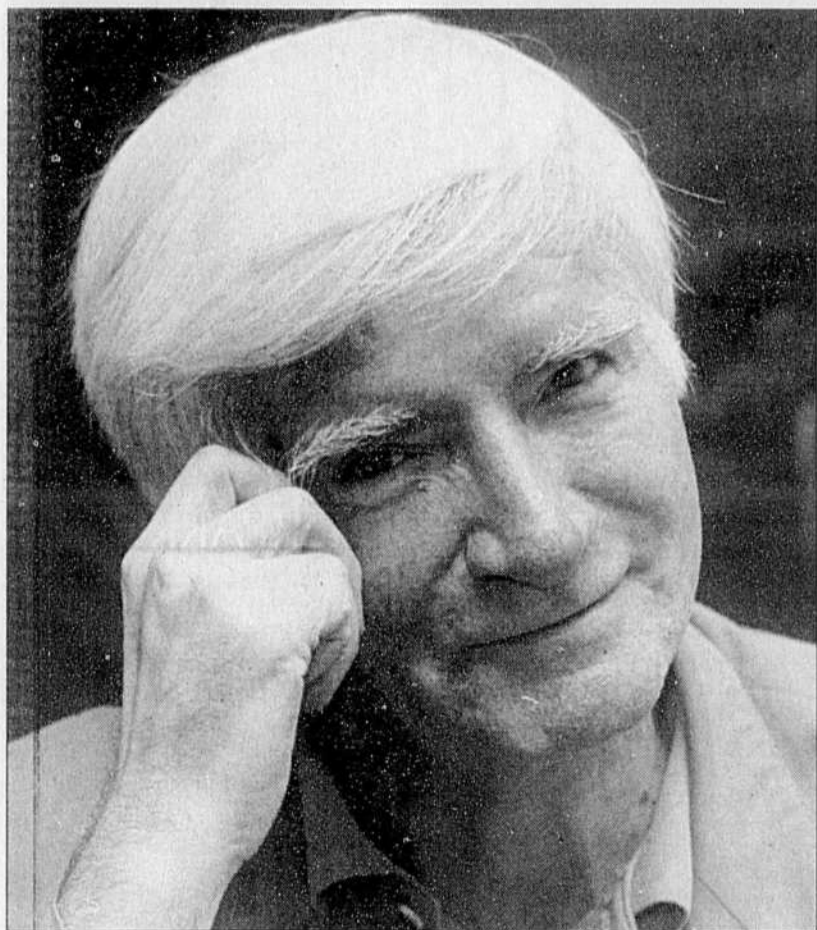


PHOTO JACQUES GRENIER

Gilles Archambault fut fidèle à lui-même lors de l'entrevue au *Devoir*, faisant presque la moue devant le photographe.

ARCHAMBAULT

L'art du quant-à-soi

SUITE DE LA PAGE D 1

L'écrivain — que l'on connaît aussi pour son amour du jazz qu'il dispense sur les ondes et dans ses chroniques — a l'art du quant-à-soi. Il dit fuir les mondanités, se comptant heureux d'avoir un directeur littéraire complice (François Ricard, cofondateur avec Jacques Brault et Gilles Archambault des éditions du Sentier) auquel il soumet ses premiers jets. «Je bûche ensuite longtemps, je retouche sans cesse mes manuscrits». Ce prolifique écrivain dit mal s'adapter au genre de conversations auxquelles donnent lieu les lancements.

Les deux prestigieux prix littéraires qu'a reçus Archambault, l'Athanas-David, en 1981, et le prix du Gouverneur général, en 1987, passent également à la serpe de cet émondeur qui aime la concision à la Carson McCullers: «Personne ne m'empêche d'écrire 500 pages, sauf moi». Selon lui, «on est dans l'aléatoire» quant aux jurys et aux prix. «Ce n'est pas que c'est malhonnête mais il y a le hasard, les cinq jurés pourraient être autres». Et «il y a toujours quelqu'un que vous n'aimez absolument pas qui a obtenu ou obtiendra le même prix».

Est-ce pour être conforme à sa réputation? Gilles Archambault fut fidèle à lui-même lors de l'entrevue au *Devoir*, faisant presque la moue devant le photographe. Il a tenu cependant à modérer le pessimisme fréquemment distillé quant à la jeunesse-qui-lit-peu: «Je ne sais rien de ce qui se passe dans les cégeps, mais s'il est vrai qu'on initie des jeunes à la littérature par la bande dessinée, c'est l'horreur. Dans les rencontres que j'ai eu tant qu'écrivain, c'est souvent des personnes les plus jeunes que proposent les questions les plus intéressantes». Qui plus est: «Souvent, les premiers romans des jeunes écrivains québécois sont mieux écrits que ceux qui arrivaient chez les éditeurs il y a 15 ou 20 ans».

Se souviendra-t-on de lui comme écrivain, le lira-t-on encore dans 10 ou 20 ans? Il répond en affirmant que l'avenir des œuvres littéraires est relatif, que «ce n'est pas grave» s'il ne survit pas à l'épreuve du temps, pourvu que certains lecteurs se soient sentis soutenus dans leurs interrogations.

UN HOMME PLEIN D'ENFANCE

Gilles Archambault
Boréal, Montréal, 1996, 160 pages

L'ÉCHANGE
DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD
OUVERT 7 JOURS 10h à 22h
3694 St-Denis, Montréal CHOIX ET QUALITÉ 713 Mont-Royal Est, Mt
Métro Sherbrooke 849-1913 Métro Mont-Royal 523-6389

Sergio Kokis
Errances
Un livre d'une justesse de ton et d'une profondeur inégalées.
SERGIO KOKIS
Errances
496 p. • 24,95 \$
XYZ éditeur
1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: 525.21.70 • Télécopieur: 525.75.37

De Toronto à Trois-Pistoles

La radio FM de Radio-Canada consacre parfois des séries d'émissions à des personnalités qui le méritent vraiment. Ceux qui ont suivi les passionnants échanges entre Victor-Lévy Beaulieu et Margaret Atwood seront heureux d'apprendre la parution de ces entretiens sous le titre *Deux sollicitudes*, aux éditions Trois-Pistoles. La même maison que dirige Victor-Lévy Beaulieu annonce également la parution d'un nouvel ouvrage de Roger Fournier, *Les Mauvaises Pensées*, d'un recueil de nouvelles de Gabrielle Gourdeau, *L'Age dur* et d'un livre de Raoul Duguay, *Réveiller le rêve, suivi de Ruts et Or le cycle du sang durcissant*. VLB ajoutera trois titres à ses œuvres complètes: *Les Grands-Pères*, *Jack Kérouac* et un inédit intitulé *Chroniques du pays mal-aisé*.

De Montréal à Beijing

La directrice des droits internationaux à la Courte échelle, Barbara Creary, est rentrée de la Foire internationale de Pékin avec en main l'édition chinoise de neuf romans de la collection Premier Roman. On y trouve des œuvres de Christiane Duchesne, Marie-Francine Hébert, Gilles Gauthier et Ginette Anfosse. L'entente conclue avec la maison Xueyuan porte à 45 le nombre de livres de la Courte échelle traduits

en chinois. Le directeur général des Éditions du Boréal, Pascal Assathiany, était également présent à Beijing avec un extrait de son catalogue présenté en chinois.

Double lancement d'Estuaire

Les poètes Danielle Fournier, Geneviève Letarte et Yves Roy participent au lancement du numéro 82 de la revue *Estuaire*, le jeudi 19 septembre prochain, de 18h à 20h, au Salon des Terrasses Saint-Sulpice (1680, rue Saint-Denis). À cette occasion, Claude Beausoleil lancera un essai intitulé *Le Motif de l'identité dans la poésie québécoise (1830-1995)*.

De Montréal à Buenos Aires

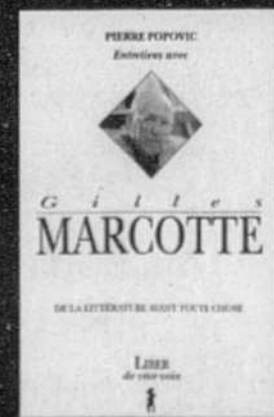
Ruptures, la revue des trois Amériques, lancera dimanche son douzième numéro, consacré à la littérature de l'Argentine, du Chili et de l'Uruguay. La revue que dirige Edgar Gousse propose notamment des poèmes inédits de l'Argentin Ricardo Molinari. Le lancement aura lieu demain, entre 18h et 21h, au Café Sarajevo (2080, rue Clark). Paul Bélanger, Janou Saint-Denis, Patrick Coppens, Yves Préfontaine, Hugh Hazelton, Robert Smith, Claude Hameline et Claudine Bertrand offriront pour l'occasion un récital de poésie.

Amin Maalouf à Montréal

L'écrivain d'origine libanaise Amin

LIBER

Pierre Popovic
Entretiens avec
GILLES MARCOTTE
De la littérature
avant toute chose



de vive voix

La rentrée littéraire du Devoir

L'équipe des journalistes et collaborateurs

Feuilles d'automne disions-nous la semaine dernière: c'était le cahier de la rentrée du livre et ses quatorze pages nous donnaient sept de quatre cents nouveaux titres à surveiller au cours des trois prochains mois. Le ferez-vous?

Nous le ferons. Pour y parvenir, *Le Devoir* s'est adjoint une équipe de collaborateurs. Certains sont connus. Gilles Archambault se retrouve cette semaine en première page, comme auteur, mais aussi en avant-dernière page comme signataire de *Les Petits Bonheurs*, chronique d'écriture sur le fait de lire et d'en dire le souvenir. Naïm Kattan continue à recenser la littérature méditerranéenne quand Marie-Claire Girard s'intéresse à la littérature étrangère. Vous retrouverez David Cantin qui présentera en ces pages la poésie, Gisèle Desroches et Carole Tremblay la littérature jeunesse, Denis Lord la bande dessinée, Renée Rowan le livre pratique, Marcel Jean le livre de poche et Lise Gauvin la littérature francophone écrite hors la France et le Québec. La majorité d'entre eux sont auteurs — vous retrouverez d'ailleurs à l'occasion leurs noms accolés à des publications — à moins que leur activité principale ne soit l'enseignement.

Le Devoir publie en ces pages des chroniques: elles sont identifiées par ces blocs qui une photo accompagne et indiquent les secteurs prioritaires de la couverture littéraire.

Julie Sergent a pour domaine le roman québécois. Elle a complété à l'université du Québec à Montréal sa scolarité de docteur en sémiologie et collabore depuis 1993 à *Lettres québécoises*. Elle fut de l'équipe de *Voix* et a été reviseuse chez XYZ, ECW Press, Les Herbes rouges, L'Hexagone, Hurtubise-HMH et au Trécaré. Comme auteure, elle fut collaboratrice à deux essais publiés sous la direction de Michèle Nevert.

Jean-Pierre Denis signe le feuillet, dont l'objet est d'entretenir de la littérature que publie Paris. Détenant d'un doctorat obtenu à Paris VII, où il a surtout étudié avec Julie Kristeva, il a depuis enseigné dans les diverses universités montréalaises avant de rejoindre l'équipe du MF de Radio-Canada en tant que réalisateur et animateur.

Deux chroniqueurs reviennent. Robert Saletti a ainsi le premier regard sur l'essai québécois et Antoine Robitaille tient la chronique de l'essai étranger.

Les journalistes et collaborateurs du *Devoir* s'ajoutent: Michel Bélar, Jocelyn Coulon, Jean Pichette, Roch Côté, Louise Leduc, Odile Tremblay, Clément Trudel, François Toussaint, Gilbert David, Hervé Guay, Louis-Gilles Francoeur et Gilles Lesage seront ceux dont les textes paraîtront le plus fréquemment en ces pages.

Pierre Cayouette est le journaliste attiré au secteur du livre: il a la responsabilité de rencontrer les auteurs et d'informer de la vie littéraire. Benoît Munger assure la mise en page du cahier.

Cette équipe est mise en place afin, pour reprendre un mot de notre chroniqueur, «de donner le goût de s'arrêter, d'ouvrir un roman, un livre, de s'émouvoir et de penser».

Normand Thériault

Instruments des ténèbres

NANCY HUSTON

«Texte dense, poétique et politique dont les thèmes, l'écriture, la manière, le souffle, le regard en font un roman très féminin.»

CAROLE-ANDRÉE LAMIEL
La PresseSélection de rentrée
du Prix GoncourtACTES SUD / LEMÉAC
la littérature d'aujourd'hui

LIVRES

LE ROMAN QUÉBÉCOIS

Les mondes du rêve et de la réalité

ERRANCES
Sergio Kokis, XYZ éditeur, Montréal,
1996, 496 pages

Berlin Est. 1986. Invité à une soirée à la Maison des écrivains de la ville, Boris Nikto, poète brésilien en exil depuis le coup d'État de la droite, vingt-deux ans plus tôt, se retrouve face à face avec le consul du Brésil, venu lui annoncer personnellement qu'il peut désormais rentrer au bercail: «Pardon sur toute la ligne, à gauche et à droite, aux pauvres, aux riches, aux policiers et aux étudiants, aux civils et aux militaires. Tout sera effacé de notre histoire. On recommence à zéro.»

Une personne normalement paranoïaque aurait des doutes.

En 1986, les civils viennent tout juste de reprendre le pouvoir au Brésil, et les risques que des scories du



JULIE SERGENT

régime militaire traînaient encore sous les semelles dirigeantes semblent plutôt élevés. Mais Boris Nikto ne semble pas avoir le même degré de scepticisme que le lecteur (d'ailleurs, il en a bien le droit: il est un personnage de roman, et toute la bibine qu'il s'envoie quotidiennement derrière la cravate a sans doute brouillé un tant soit peu sa perception des choses...). Boris Nikto n'a donc pas peur de se faire liquider. Il n'y pense même pas.

Boris Nikto rêve. À l'idée de rentrer au pays, il est pris d'assaut par l'image de Clarissa, la femme qu'il a fréquentée durant six mois avant sa désertion et dont il a cherché la ressemblance chez toutes les autres depuis toutes ces années en exil. Comment s'y est-elle prise pour le marquer à ce point et en si peu de temps? Le lecteur ne le saura pas. Comme la madeleine que l'on connaît, le souvenir de cet amour de jeunesse n'est qu'un prétexte servant à mieux nous plonger dans la fresque historique du personnage principal. Ainsi, *Errances* n'est pas l'histoire d'Ulysse revenant au chevet de Pénélope (d'ailleurs, Boris ne tient pas du tout à ce qu'on l'emprisonne dans une toile: il aime ses femmes nouilles, désirables, et multiples). Ce dernier roman de M. Kokis est plutôt une brillante exploration de la toile de souvenirs dans la

quelle est accrochée cette Pénélope, avec la multitude d'autres morceaux de vie qu'un poète a pris l'habitude d'enrober de mots.

Le discours de l'écrivain

On devine que depuis son big-bang dans le ciel de la littérature avec *Le Pavillon des miroirs*, en 1994, suivi de *Negao* et *Doralice* l'année suivante, jusqu'à ce petit dernier de l'année, Sergio Kokis a consacré un peu moins de temps à peindre, et beaucoup de temps à écrire, bien évidemment, mais aussi à réfléchir à l'acte d'écrire. C'était le peintre qu'on entendait parler à travers le narrateur du *Pavillon des miroirs*, qui plongeait dans chacun de ses tableaux et se heurtait à l'horreur de ses souvenirs d'enfance. Cette fois, c'est la voix de l'écrivain qui parle, et qui mesure, à travers le récit des années d'errance de Boris Nikto, l'espace entre la réalité et sa représentation. Les événements qui forment un récit dans la tête de Boris Nikto ont-ils vraiment eu lieu? Dans quelle mesure le passage du temps, les voyages et les courbettes que fait le cœur au cerveau pour l'aider à mieux vivre ont-ils trafiqué la réalité?

L'écrivain a choisi une structure narrative raffinée pour montrer le gouffre entre les mondes, présent et passé, entre le rêve et la réalité, de son héros.

Ainsi l'histoire de Boris est assurée d'abord par deux narrations parallèles (qui se fondront peu à peu l'une dans l'autre), la première le montrant en 1986, alors qu'il s'apprête à retourner au Brésil, et la seconde de la suite dans sa course hors du pays après le putsch militaire de 1964, de la frontière paraguayenne à la Bolivie, au Pérou, à l'Europe, où il vagabondera un peu partout avant de se fixer à Berlin Est.

On ne sera pas surpris de retrouver, parmi les *flashbacks* du passé, les mêmes images violentes qui fondaient les deux premiers romans de l'auteur: scènes de misère, de répression, de pourriture, de barbarie; beaucoup de scènes d'orgies avec des petites filles (particulièrement difficiles à endurer, la réalité d'un Marc Dutroux venant brutalement se superposer au roman...). Ce qui est plus nouveau chez Kokis, cependant, et qui est assuré par l'autre narration (en sens inverse: de Berlin Est jusqu'à Brême, où son éditeur le loge un certain temps, jusqu'à Rio, enfin), c'est le discours acerbe, aigu, parfaitement désopilant, visant les critiques, les professeurs, tous les soi-disant spécialistes de l'art, mais plus particulièrement de la littérature. Sans doute faut-il avoir fréquenté ces milieux-là pour rire (parfois jaune, soit) à travers ces pages et ces pages qui voient un professeur émérite, à Brême, comparer la poésie de Nikto «à l'espace de Lobatchevski, mais aussi aux structures des quasi-cristaux et à leurs rapports avec la mécanique quantique», ou une étudiante en sémio qui «prenait des airs si jolis» (merci, c'est au moins ça) «lorsqu'elle mélangeait des interprétations farfelues sur des trucs si distincts».

Ainsi, les *Errances* ne désignent pas que les vagabondages d'un pays à l'autre, pas que les niaiseries de la politique et de la désinformation systématisée (toujours palpables ici, bien sûr, même si elles ne sont pas le sujet principal), pas que les tangages du poète entre le rêve et la réalité. M. Kokis nous donne aussi une leçon, qui frappe très juste, à savoir que l'art, la poésie et les romans les plus enlevants n'ont pas besoin qu'on les rappelle sans cesse à la réalité.

Sergio Kokis

Errances



XYZ éditeur



Sergio Kokis

PHOTO ARCHIVES

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Les petites gens

Sur la vie de gens qui ne mériteraient qu'une note en bas de page, Banks construit un roman de l'Amérique

TRAILERPARK
Russell Banks, traduit de l'américain
par Pierre Furlan, Actes Sud
Leméac, Paris, 1996, 398 pages

MARIE-CLAIRE GIRARD

«C'est une petite ville, Catalmout, une phrase de quelqu'un peut être raccordée à une phrase de quelqu'un d'autre et en peu de temps on a toute l'histoire.»

Dans le parc de roulottes, pas très loin de Catamount, tout le monde sait plus ou moins comment leurs voisins sont devenus, ce qu'ils sont, et donc ce qu'ils vont être désormais. Ce sont des gens qui n'ont jamais gagné assez d'argent pour acheter quoi que ce soit d'irremplaçable, et qui se rendent compte parfois, dans un éclair de lucidité, qu'ils ne sont pas vraiment adaptés à la place que le monde a tenté de leur façonner.

Russell Banks c'est ça: un parc de roulottes, un lac, une ville industrielle à côté où ça ne va pas très bien, avec chômage et tout ce qui l'accompagne. Ça pourrait être Chicoutimi, Amos, Magog, on s'en fout, c'est le New Hampshire et c'est familial. Les gens dont il parle, on les connaît, on en a comme ça dans notre famille et si on ne parle d'eux que pour raconter l'anecdote colorée, Russell Banks leur accorde toute la place qu'ils méritent. C'est-à-dire que même si ce ne sont que de petites gens, d'après certains critères, ce qu'ils vivent ne sont pas de petites histoires qui ne mériteraient qu'une note en bas de page.

Flora et Marcelle

Dans le premier chapitre nous faisons connaissance avec Flora, retirée de l'armée et nouvelle venue dans le parc de roulottes. Elle est un peu bizarre, Flora, mais elle ne remporte pas la palme pour ce qui est des excentricités, comme nous l'apprenons plus tard en découvrant, un à un, les autres habitants de ce microcosme de l'humanité nord-américaine. Mais elle se démarque en élevant des cochons d'Inde, petites bestioles qui ont le don de se

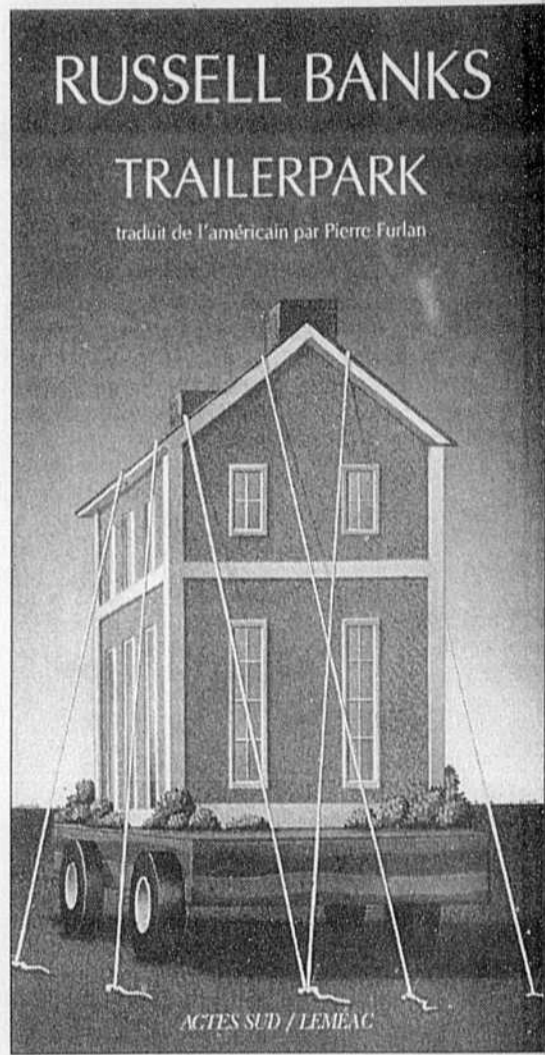
multiplier à une vitesse folle et de contrevenir au règlement du parc interdisant les animaux domestiques. Tout le monde se mêle de tout, bien évidemment, mais c'est Marcelle Chagnon (gérante du parc et canadienne-française d'origine comme son nom l'indique), qui a l'ultime responsabilité de faire comprendre à Flora qu'elle doit se débarrasser de tout ce à quoi elle tient dans sa vie misérable et vide: ces cochons d'Inde dont elle s'occupe amoureuxment et pour qui elle a construit des cages occupant tout l'intérieur de sa pauvre roulotte.

D'entrée de jeu, c'est ainsi que nous sommes initiés aux mœurs et aux rites des habitants de cette petite collectivité. Au fur et à mesure que *Trailerpark* avance, nous découvrons, un à un, les secrets, les motivations, les beautés ou les horreurs dissimulées dans le passé de chacun de ses habitants.

À la réalité, aucun d'eux ne réussit à faire face de façon convenable. Aucun d'eux n'a réalisé le rêve américain: ils en sont plutôt l'envers et Russell Banks les décrit de façon magistrale.

Contemporaine Amérique

Trailerpark, c'est comment on vit aujourd'hui en Amérique: la pauvreté, la médiocrité, l'incommunicabilité, l'échec des relations, amoureuses ou autres. Ce sont des personnages sans mots face à la vie et à sa tristesse. Banks se fait l'historien de son époque, le chroniqueur des gens qui ne sont ni riches ni cé-



lèbres, et il sait de quoi il parle, de l'odeur des tanneries à la pêche sur glace, en passant par le cannabis poussant à l'état sauvage ou la mort d'un enfant. À partir d'une dizaine de personnages il brosse un large canevas qui permet au lecteur d'embrasser une réalité complexe nous permettant de comprendre un peu mieux ce que nous sommes et ceux qui nous entourent. Si le mythe du Grand Roman américain n'est qu'un mythe, Russell Banks réussit à le décortiquer et à le mettre en pièces pour mieux raviver le concept même du roman traditionnel et lui insuffler un second souffle. Et le résultat est extraordinaire.

C E T A U T O M N E ,

Pensez

Jean Paré

Je persiste et signe

Boréal

Jocelyn Létourneau

Les Années sans guide

Boréal

Jean Paré

Je persiste et signe

essai

«L'enchantement, c'est de voir que quelqu'un comme Jean Paré partage le même scepticisme vis-à-vis des politiciens, le cynisme vis-à-vis la politique, le ras-le-bol général.»

Richard Martineau, «Christiane Charette en direct»

«Ce livre, c'est une partie de nous, une partie terriblement importante, et on la suit là-dedans, et on la retrouve.»

Franco Nuovo, «Christiane Charette en direct»

244 pages • 27,95 \$

Jocelyn Létourneau

Les Années sans guide

Le Canada à l'ère de l'économie migrante

essai

Parler du Canada à l'ère de l'économie migrante, c'est choisir de s'exiler d'un débat qui n'en finit plus d'être débattu. Utilisant des concepts originaux, l'auteur multiplie les points de vue pour saisir les conséquences de la donne mondiale sur l'évolution des sociétés nationales.

304 pages • 29,95 \$

Boréal
Qui m'aime me lise.

L'automne chargé de Triptyque

Les éditions Triptyque annoncent un automne chargé. Du côté des essais, la maison rééditera *Le Guide de la chanson québécoise* de Robert Giroux, Constance Harward et Roch Lapalme, et publiera deux autres ouvrages consacrés à la chanson: un collectif, *La Chanson: carrières et société*, et un livre sur Jim Morrison.

Le professeur Jean Forest signera un manuel portant sur la langue française parlée au Québec, *Anatomie du québécois*. Daniel Mativat fait quant à lui paraître *Le Métier d'écrivain au Québec (1840-1900)*.

Côté fiction, Triptyque publiera un roman politique de Pierre Gélinas, *La Neige*, et des récits de Ludmilla Bereshko (alias Francine Ponomarenko), *Les Colis et autres récits*, Pierre Manseau (*Le Chant des pigeons*) et Danielle Dussault (*Les Yeux grecs*).
P. C.

Librairie Garneau

LA GRANDE LIBRAIRIE DU NORD DE MONTRÉAL

Venez rencontrer AMIN MAALOUF (Prix Goncourt 1993) pour son dernier roman

Amin Maalouf
Les Échelles du Levant

LES ÉCHELLES DU LEVANT

samedi le 21 septembre de 13 h 30 à 15 h 30

Entrevue en direct à CIBL à 13 h



ord. 34⁹⁵⁵ spéc. 27⁹⁵⁵

Prix en vigueur le 21 septembre seulement



1691, rue Fleury est, Montréal

Tel.: (514) 384-9920 • Fax: (514) 384-4377

Tous les jours de la semaine 9 h à 21 h 30

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Une mutation de grande magnitude

LES ANNÉES SANS GUIDE (LE CANADA À L'ÈRE DE L'ÉCONOMIE MIGRANTE)
Jocelyn Létourneau, Boréal, 1996,
302 pages

Étrange essai que celui-ci. Il commence sur une note économique, se termine sur une note politique, est écrit par un prof d'histoire mais dont l'histoire n'est pas le propos ou très peu, qui parle de tout et qui établit des liens avec le reste, avec un texte intelligent mais difficile à synthétiser. Et son titre est morne comme la plaine décrite par Victor Hugo. *Les Années sans guide* constitue une tentative savante de comprendre les enjeux socio-économiques de cette fin de siècle.



ROBERT SALETTI

Professeur titulaire à l'université Laval, Jocelyn Létourneau s'intéresse, pourrait-on dire, à l'évolution des sociétés nationales dans le contexte de la globalisation des marchés. Le Canada est sa cible première, son champ d'analyse privilégié, ce qui ne l'empêche pas, bien au contraire, de consacrer plusieurs pages au Qué-

bec, à la fois carte d'atout et joker de la réalité canadienne (dixit M. Létourneau). Succinctement résumée, sa thèse consisterait en ceci: le nationalisme, dans sa forme traditionnelle et dans l'état actuel des choses économiques, est à toutes fins utiles périmé. En l'espèce, la nouvelle économie est essentiellement migrante (plus sérieusement, on dira postkeynésienne). L'économie migrante se marque à un premier niveau par un déplacement décisif du capital hors du champ de régulation de l'état-nation souverain. En termes consacrés de l'analyse économique, on dira que même si les états continuent de

regarder sur notre marché du travail et sur notre rapport identitaire à l'état, à la nation et aux autres en général. Du point de vue du travail et de l'insertion sociale, nous dit Létourneau, nous assistons à une sorte de «dualisation» de la société, non plus en pauvres et riches — quoique la classe moyenne soit en quelque sorte en train d'imploser et qu'il y ait de plus en plus de pauvres et de riches —, mais entre «branchés» et «court-circuités». Et ce qui a véritablement changé par rapport à la société capitaliste traditionnelle, c'est la fragilité de ces nouvelles «classes» sociales de même que la mobilité (ascendante, mais plus souvent descendante) qu'elles supposent. La conquête de l'autonomie personnelle, le carriérisme, l'initiative individuelle, ont remplacé certains vecteurs usuels de stratification sociale.

Les pauvres sont déclassés, la classe moyenne implose, le capital fuit, Marx est presque enterré et, à vrai dire, je ne me sens pas très bien

Au plan politique, conséquemment, ni la souveraineté du Québec, ni le fédéralisme recentré proposé par Ottawa ne sont viables. Le souverainisme se serait en pratique mué en un «affirmationnisme marchand» qui échappe à l'horizon ethnocentriste habituel, un constat positif selon Jocelyn Létourneau. La solution serait du côté d'un fédéralisme décentré consacrant le rôle moteur des pouvoirs régionaux et permettant aux collectivités locales d'agir collectivement aux niveaux politique et social.

Somme toute, *Les Années sans guide* ne constitue pas une lecture de tout repos, pour des raisons à la fois positives et négatives. Positives parce que c'est un livre qui multiplie les pistes de réflexion sur un sujet malaisé à circonscrire. Négatives à cause des sauts parfois brusques de perspective mais surtout du vocabulaire utilisé. Si vous êtes allergiques aux néologismes savants comme «sociation», «communalisation» ou «révolutionnarisation»; si vous n'aimez pas les concepts trop spécialisés (les micro-régulations différenciées, par exemple); si les poils de vos jambes se hérissent à la vue de mots comme «hypermodernité» ou «performativité»; ou si vous croyez que Marx n'est pas tout à fait mort, vous manipulerez ce livre avec beaucoup de précaution. Si vous n'êtes pas de ceux-là et que vous croyez que ce n'est pas une crise que nous vivons mais bel et bien une mutation sociale de grande magnitude, vous avez intérêt à ouvrir *Les Années sans guide*.

Effets sociaux et identitaires de l'économie migrante

Cette nouvelle économie, où l'on voit que des décisions locales ont des répercussions à l'autre bout de la planète, a bien sûr des consé-

À propos du temps

JEAN PICHETTE
LE DEVOIR

Le temps, c'est de l'argent, comme le veut le dicton. En ces temps où les rentiers font des affaires d'or, cela semble plus vrai que jamais et pourrait suffire à auréoler Benjamin Franklin — qui aurait le premier énoncé cette «vérité», au XVIII^e siècle — du titre de visionnaire.

Un bref regard sur l'histoire permet toutefois de constater que le rapport d'intimité postulé entre le temps et l'économie n'est rien moins qu'évident. Après tout, l'histoire occidentale est traversée par le rejet de l'usure (du prêt à intérêt), qui permet justement d'accumuler de l'argent en laissant simplement passer le temps. Aristote, déjà, affirmait que «l'argent ne fait pas de petits», et toute la tradition chrétienne reprendra à sa façon cette interdiction, assimilant le gain par intérêt à un vol du temps qui n'appartient qu'à Dieu.

En apparence tout à fait suranné, le long débat sur l'intérêt indique déjà que l'explication économique de la conception occidentale du temps, un temps newtonien, rationnel, séparable en parties homogènes et détaché de toute dimension mythique ou religieuse, ne passe pas la rampe. Bien avant que l'usine ne découpe le travail de façon à éviter les pertes de temps et à maximiser le rendement de l'ouvrier — qu'on pense à Charlie Chaplin dans *Les Temps modernes* —, l'univers temporel que l'on connaît aujourd'hui était déjà bien établi.

Reste à comprendre comment s'est instauré le temps occidental s'il n'est pas sorti de la cuisse de la rationalité économique. Trois parutions récentes permettent à cet égard de jeter un pont entre ce temps désacralisé et le politique, qui n'apparaît ainsi plus subordonné à l'économie et à ses prétendues «lois de nature», mais bien comme le cadre hors duquel le déploiement de l'économie devient impossible.

Le pouvoir et le temps

Dans *Le pouvoir et le temps. Essai sur le déclin du sacré* (Albin Michel), Philippe Ségur attaque frontalement la question du rapport entre temps et politique. «Le politique caractérise une communauté humaine consciente d'elle-même comme effort pour durer et constituée autour d'un pouvoir organisé. Celui-ci s'exerce au nom d'un principe subjectif de légitimité et y garantit objectivement la pérennité du groupe social [...] Ainsi défini, le politique se conçoit dans le temps.»

S'inspirant notamment de l'œuvre encore malheureusement trop peu connue d'Ernst Kantorowicz, l'auteur exhume les racines du temps occidental de son cadre théologico-politique. L'idée de la continuité de l'État, qui fonde la permanence du pouvoir par-delà la succession des gens qui l'exercent, s'ancre ainsi dans la distinction entre les deux corps du roi, «un corps physique appelé à disparaître et un corps mystique éternel qui est à la fois politique et spirituel, et transféré d'une enveloppe corporelle à une autre à la mort de la première.»

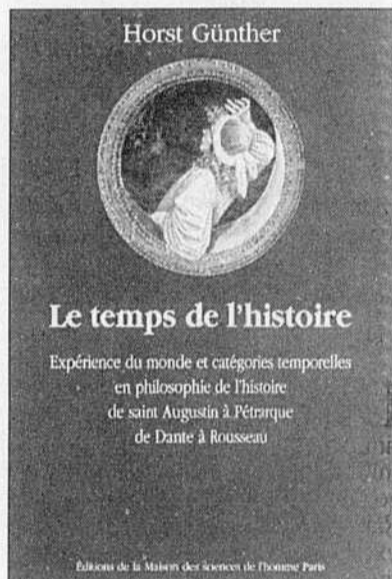
Ce fondement divin du pouvoir monarchique, reconnu comme distinct du pouvoir papal, permettra de fonder un pouvoir politique autonome, éventuellement légitimé par le peuple. Le temps historique inauguré par le christianisme — Dieu s'étant fait chair un jour, en annonçant déjà la parousie, permettant du même coup à l'histoire de se déplier entre ces deux pôles — trouve alors sa réalisation ultime dans un espace politique où l'autonomie de l'ordre social par rapport au religieux est pleinement assumée.

C'est dans la reconnaissance d'un monde humain détaché de toute filiation religieuse — la religion devenant une affaire strictement privée — que le temps peut ainsi se déléster de toute charge sacrée et cesser d'être mesurée à l'aune d'événements religieux ou de faits de «nature» vécus de part en part sur le mode mythique.

La lecture du temps

Michel Lalonde aborde la même question, sur un mode phénoménologique, dans un ouvrage remarquable (mais malheureusement ponctué de coquilles, ce qui est dommage pour un texte qui aurait mérité un meilleur traitement de la part de l'éditeur). *La Reconnaissance du temps. Des sociétés archaïques à la société moderne* (Éditions Robert Davies). L'auteur, pour mettre en lumière les formes socio-historiques par lesquelles le temps est objectivé, c'est-à-dire reconnu en tant que tel, comme modalité constitutive de notre rapport au monde, explore la configuration du temps dans les «sociétés primitives» et traditionnelles (en présentant notamment la conception chinoise traditionnelle du temps).

Il peut ainsi montrer que notre conception du temps ne peut nullement être appréhendée sous l'angle d'une rationalisation des façons de le mesurer, comme si, entre le temps saisi à travers le mouvement des saisons et le calendrier puis l'horloge, un simple perfectionnement technique était à l'œuvre. C'est ainsi à un renversement radical de l'usuelle explication utilitariste du temps que Lalonde procède, en ramenant à



l'avant-scène la question du politique: si le temps est reconnu comme tel, montre-t-il, c'est que le politique — et ses mécanismes juridiques impliquant un rapport formel au temps — se constitue comme modalité réflexive de structuration des rapports sociaux.

L'histoire et le temps

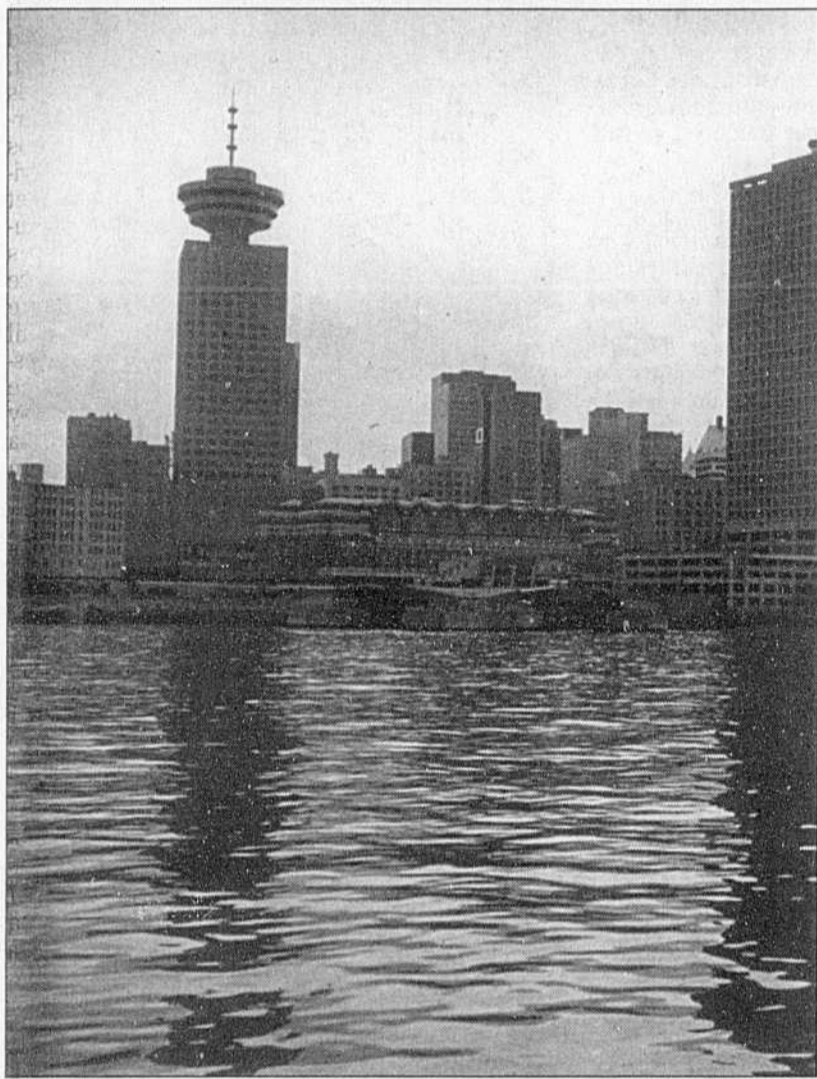
La cohésion d'ensemble de la société, qui devient elle-même une production sociale (politique), s'accompagne ainsi d'une structuration unifiée du temps, qui se dégage donc, des temps concrets vécus chaque fois, dans leur spécificité, et donc irréductibles à un temps commun. On comprend alors que le temps newtonien — et le mouvement scientifique qu'il accompagne — ne peut être à l'origine de l'avènement du politique, qui constitue au contraire la condition de possibilité sans laquelle l'homogénéisation du temps serait restée lettre morte. Dans cette optique, il apparaît évident que l'adage popularisé par Franklin devient lui-même caduc. Comme quoi il est possible de retrouver, d'un point de vue tout à fait laïc, la position critique de la tradition chrétienne par rapport à l'autonomie; supposée de l'ordre économique.

Cette transformation du rapport au temps, qui s'accomplira pleinement dans la société moderne, entraînera évidemment un bouleversement dans la façon même dont l'individu pense son inscription dans le monde. Sur cette question, le livre érudit de Horst Günther, *Le Temps de l'histoire* (Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1996, 232 pages) permet d'établir des liens intéressants entre ces deux niveaux de réalité. Entre l'image de la cité humaine et l'image de soi, toutes deux traversées par une finalité évidemment tissée dans le temps, l'auteur dévoile dans les textes de saint Augustin, Pétrarque et Rousseau une connivence qui permet d'approfondir la réflexion sur l'inséparable question du sens de l'histoire.

LE POUVOIR ET LE TEMPS
Essai sur le déclin du sacré
Philippe Ségur, coll. Question de, Albin Michel, Paris, 1996, 232 pages

LA RECONNAISSANCE DU TEMPS
Des sociétés archaïques à la société moderne
Michel Lalonde, Éditions Robert Davies, Montréal, 1996, 277 pages

LE TEMPS DE L'HISTOIRE
Horst Günther, traduit de l'allemand par Olivier Mannoni, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, Paris, 1996, 256 pages



Vancouver, la vraie capitale du Canada.

PHOTO ARCHIVES

HEC

GESTION
D'ORGANISMES
CULTURELSLe diplôme de 2^e cycle pour
gestionnaires et professionnels
des milieux des arts et de la
culture

Admission

Trimestre d'hiver 1997
Date limite: 1^{er} octobre

Conditions d'admissibilité:

diplôme de 1^{er} cycle universitaire de
préférence dans un domaine artistique ou
diplôme de l'École nationale de théâtre, du
Conservatoire d'art dramatique ou du
Conservatoire de musique avec une
moyenne d'au moins 70%; expérience de
travail pertinente d'au moins 2 ans.30 crédits
Temps complet ou partiel.

Pour information:

École des Hautes Études Commerciales
3000, ch. de la Côte-Sainte-Catherine
Montréal (Québec)
H3T 2A7
(514) 340-6151
Registraire.info@hec.ca
http://www.hec.caPAVILLON
DES ARTS
DE STE-ADELEprésente en collaboration avec
PROVIGO et RENO-DÉPÔT

Lucille Chung, piano

Au programme:
Mozart,
Franck,
et Chopin

Samedi 21 septembre à 20 h

À GAGNER

Séjour-Santé

pour 2 personnes

4 jours / 3 nuits

CENTRE-SANTÉ
Eastman

ANIMATRICE

Chantal
Fontaine

Les règlements du concours sont disponibles au Journal de Montréal

Billet: 25\$ (incluant vin & fromage après le concert)

RÉSERVATION: (514) 229-2586

journal
montréal1364, chemin Ste-Marguerite
(sortie 69 de l'autoroute des Laurentides)

Ciel

PAVILLON
DES ARTS
DE STE-ADELE

FORFAITS ÉGALEMENT DISPONIBLES

Souper au restaurant «Aux Tourterelles» suivi du concert
40\$ par personne (incluant taxes et service)Concert et séjour d'une nuit à l'auberge «La Girouette»
60\$ par personne (incluant petit déjeuner allemand, taxes et service)

Réservation: (514) 229-2586

LIVRES

LE FEUILLETON

Le vent mesquin de l'histoire

UN CHOCOLAT CHEZ HANSELMANN

Rosetta Loy, traduit de l'italien par Françoise Brun, Rivages, Paris, 1996, 196 pages

Il y a des auteurs dont immédiatement la plume nous séduit. Le ton, un certain art de raconter, de produire des images, de nous faire participer aux événements, de nous introduire dans la vie intérieure des personnages sans rien omettre de leur complexité, tout nous charme et nous semble «vrai». Un rythme nous tient, une écriture nous porte, et nous voilà ravis d'être subjugués par ce mystère, toujours surprenant et toujours renouvelé, qui nous arrache à nous-mêmes pour nous transporter au cœur de la vie, là où se côtoient grandeurs et misères humaines. Il en va ainsi avec Rosetta Loy, auteure de *Les Routes de poussière* qui avait déjà reçu, en 1988, plusieurs prix mérités (Supercampiello, Viareggio et Rapallo) et dont l'œuvre se compare à celle des plus grands parmi ceux qui ont redonné sa noblesse à la littérature italienne. Pensons au Bassani du *Jardin des Finzi-Contini*, au Moravia du *Conformiste* ou encore au Borgese de *Rubé*.

Son dernier roman traduit, *Ciocolata da Hanselmann* (prix Grinzane Cavour), raconte l'Italie fasciste de la Seconde Guerre mondiale à travers l'histoire d'une famille bourgeoise catholique que rien ne semble d'abord menacer, sinon une certaine propension à la vie amoureuse tourmentée et inquiète, toujours trompée dans ses attentes. Mais ce serait sans compter sur l'intrusion d'un demi-juif, Arturo, ami d'Isabella et de son mari Enrico, à qui l'on va offrir refuge et protection dans la grande maison familiale, à Chesa Silvassina, dans les montagnes suisses. Là où les nouvelles de la guerre arrivent comme «ouatées» par la neige, interdites au seuil de cette table où «les yeux, les bouches, les joues lisses et colorées des jeunes filles rappelaient que la vie c'est aussi la légèreté et la beauté. L'étonnement, la joie». C'est alors que le temps historique commence à prendre le pas sur le temps intime de cette famille, faisant ressortir les divisions et ouvrant les portes au vent mesquin de l'histoire. Tout cela se produit cependant en douce, tout en nuance, avec cet art particulier qu'a Rosetta Loy de nous ra-



JEAN-PIERRE DENIS

conter à la fois la vie, les traces laissées par le désir, les soudaines irruptions amoureuses qui enflamment les visages, les colères aussi qui les défient, et l'Histoire, celle qui brise les vies et éparpille les mémoires sans que jamais elles ne puissent retrouver les lieux qu'elles ont investis, nourris de leur sang, de la pulsation des cœurs quand ils s'affolent («Ce n'est pas vrai que les lieux, par une de ces raisons mystérieuses qu'il est vain de chercher, retiennent dans leur corps (si tant est que les lieux aient un "corps") les voix et les pas, les rires, les hurlements et les quintes de toux de ceux qui les ont habités. C'est faux; rien ni dans les lieux ni dans les souvenirs n'est à l'abri de ce rongeur qu'on appelle mémoire. Seuls peut-être en réchappant ces insectes invisibles qui survivent aux cataclysmes cachés dans les replis de la terre (un sofa jaune, un bol de bois, un vieux dirndl...)»).

Le prix de la transgression

On séjourne longuement en Suisse, chez la grand-mère maternelle, Mme Arnitz, femme de principes, au catholicisme formel, qui décide toujours du «bien et du mal pour les autres» et dont les anciennes histoires amoureuses se répercutent sur celles de ses filles, Isabella et Margot, sa demi-sœur. C'est autour de cette dernière que le récit va se nouer. Partant en cavale avec Arturo, sans l'assentiment de sa mère qui y voit le «diable», c'est aussi elle qui devra payer, en sa conscience, le prix de cette transgression familiale (et politique), d'abord par la perte de l'enfant qu'elle aura avec Arturo, ensuite

par la lente mais implacable dégradation de leur amour à partir du moment où elle apprend qu'Arturo a tué Eddy (fils naturel d'un homme que Mme Arnitz a beaucoup aimé) qui, par dépit amoureux, était sur le point de le dénoncer aux autorités...

Arturo, en dépit de toute logique, n'a pas agi ici comme une «victime», attitude que tout le monde attendait inconsciemment de la part d'un juif. Il a voulu abattre, à travers Eddy, le mal, cet esprit de dénonciation qui minait alors l'Europe entière, et pas seulement l'Italie. («J'aurais dû accepter d'être une victime, disait-il, il y en a tellement finalement qui ont accepté, ça t'aurait moins dégoûtée, c'est beau de se consacrer aux victimes, c'est noble... "C'est toujours mieux que d'être de l'autre côté, du côté de ceux qui tuent", avait-elle répondu...») Il en portera seul l'infamie, ne pouvant partager sa culpabilité avec aucune des femmes qui l'aiment.

Outre cette histoire qui nous révèle à la fois le secret d'une famille et celui d'une époque vouée à l'horreur de l'*Endlösung* (la «Solution finale»), Rosetta Loy parvient aussi à nous faire pénétrer l'intimité psychologique des personnages — ces sentiments, ces émotions, ces souvenirs qui accompagnent tous ces petits riens où la vie se reconstruit et se conforte. Là est, à mon avis, la grande force de cette romancière qui, observant les événements les plus fins qui marquent la vie psychique, trouve les mots, les images, les métaphores pour nous les révéler. C'est peut-être parce que, écrivant, elle n'oublie pas toute cette partie de la vie qui n'appartient pas à l'écriture mais au corps et aux sens. *Verba volant, scripta manent*, dit-on: les paroles s'envolent, les écrits restent. Cela n'est pas vrai... Comme le pense Margot, les mots pouvaient valoir infi-

niment plus que n'importe quel écrit parce qu'ils se servaient de la voix et du regard, des gestes de celui qui les prononçait. «Leur souvenir s'attachait à des objets, à la lumière d'un certain jour, aux branches d'une saison. Ils pouvaient avoir un corps mince et léger ou bien être ronds et peser comme le plomb, et ils pouvaient avoir aussi une couleur, une odeur».

Nous sommes là au cœur de l'esthétique de cette romancière pour qui le moindre détail a son importance, que l'écriture doit s'employer à restituer, n'oublant ni la pose, ni le geste, ni l'atmosphère ambiante, ni les objets ni les éclats de rire: «[...] et tout à coup l'une des filles se met à rire, la tête un peu penchée sur le côté et les lèvres luisantes de beurre, la main tenant la tranche de pain où la marque des dents est restée. Et si vivants, si monstrueusement, impérieusement

vivants, prêts à entrer dans l'éternité avec leur café au lait et leur miel, l'Ovomaltine, le cacao...» Evidence pour la romancière, cette vérité descriptive demande pourtant une très grande faculté d'analyse et pas seulement d'observation; car tout cela pourrait fort bien s'étioler sous un regard autre, comme chez Margot qui, observant Arturo, enregistrant les moindres détails qui le concernent, se retrouve en même temps «aveugle face à la réalité de ce visage, comme s'il lui échappait et se perdait dans ce qu'il y avait autour (l'odeur de friture, les planches rugueuses de la table, ce verre vide qui n'avait sans doute contenu que de l'eau)». Le détail peut ainsi tuer le sens à force d'essaimer dans les sens... Mais ce n'est pas le cas chez Rosetta Loy qui, telle une araignée tissant sa toile, n'oublie rien de son plan d'ensemble.

PHOTO VALERIO GIANNETTI / RIVAGES
Rosetta Loy

LITTÉRATURE AMÉRICAINE

La vie quotidienne

Un petit roman intelligent par la finesse de l'observation et à l'humour triste

UNE AUTRE FEMME

Anne Tyler, traduit de l'anglais par Sabine Porte, Flammarion, Paris, 1996, 392 pages

MARIE-CLAIRE GIRARD

Delia Grinstead a parfois l'impression d'être un minuscule moustique bourdonnant à l'oreille de sa famille. Son mari, médecin et de quinze ans son aîné, sa fille Susie, ses fils Ramsay et Carroll semblent nier son existence, ne lui adresser la parole que lorsqu'ils ont faim ou soif. Delia a quarante et un ans, elle arbore un petit minois couvert de taches de rousseur, s'habille de robes à froufrous et adore les chats. De qui elle se sent davantage comprise en fait que de son entourage. Elle a aussi deux sœurs envahissantes et péremptives, pas d'amis et une soif de vivre qu'elle découvrira, à son plus grand étonnement, cachée à l'intérieur d'elle-même.

Alors un jour, lors des vacances annuelles passées à la mer, elle s'en va. Avec cinq cents dollars (l'argent des vacances), un maillot de bain et une sortie de plage, elle se retrouve dans une petite ville à deux heures de Baltimore où elle habitait, et décide de recommencer à zéro. Elle loue une chambre chez Belle, une courtière en immeubles à la recherche de l'homme de sa vie, se trouve un emploi de secrétaire chez l'unique avocat de l'endroit, s'habille de robes sévères lui conférant une allure totalement différente, et se reconstruit une vie à l'écart de tout ce qui lui a été familier jusqu'à maintenant.

La famille de Delia la retrouve, et facilement puisqu'elle n'a même pas changé de nom (se reconstruire une identité, oui, mais à partir de données connues tout de même). Devant le peu d'intérêt manifesté par



Delia pour reprendre là où elle a laissé, mari et enfants la laissent à sa nouvelle lubie, ce qu'elle interprétera par ailleurs comme un total manque d'amour et de compassion à son égard. Le malentendu bien installé, Delia poursuivra son chemin, changeant d'emploi pour s'occuper d'un petit garçon de douze ans et de son père, ravagés par le départ de la mère, occupant ainsi la place d'une femme pas tellement différente d'elle-même au fond, d'une femme cousue d'insatisfactions et de questions et qui a choisi d'abandonner les siens afin d'aller trouver ailleurs, croit-elle, un bonheur et une plénitude que la vie de famille n'a pas su lui

apporter. Ou s'agit-il plutôt du problème posé à l'envers...

Une romancière intéressante

Anne Tyler est une des romancières américaines les plus intéressantes qui soit. Avec elle, on se rend bien compte que la vie n'est pas une ligne droite qui monte ou qui descend, «mais que son parcours était bien plus erratique, en zigzag, en tire-bouchon ou même en griboillis... Parfois vous croyez être arrivé en fin de course et vous vous apercevez que c'est un tout nouveau départ qui vous attend». L'autre femme du titre n'est pas vraiment autre, elle s'est toujours tapie à l'intérieur de Delia, prête à surgir à la première occasion, avatar d'une personnalité à qui on n'a jamais laissé le loisir de s'exprimer.

Une autre femme est un roman passionnant qui ne parle, finalement, que d'un quotidien banal. Peut-être est-ce cela le secret des bons écrivains: transfigurer cette banalité pour en faire quelque chose d'excitant. Delia mène sa petite vie, elle va au supermarché, elle lit un roman par jour, elle fait la cuisine, n'émet que des commentaires ordinaires et polis. Et pourtant, là dessous, bouillonne un torrent de désirs inassouvis et de rêves brisés qui sont le propre d'une majorité de femmes. Comme la plupart des êtres, Delia ne sait pas lire les sous-titres des conversations, elle ne sait pas déchiffrer la signification des silences ou ce qui tente de s'exprimer à travers les mal-adresses. Il lui faudra un an et

deux ans de solitude et une nouvelle vie pour comprendre un tant soit peu que les gens ne changeront pas parce que nous voulons qu'ils se transforment. Elle non plus, finalement, ne changera pas.

Ce roman donne le goût de lire tout ce que Anne Tyler a écrit jusqu'à maintenant (entre autres, en traduction, *Le Déjeuner de la nostalgie* et *Le Voyageur malgré lui* publiés chez Stock) à cause de la finesse de

l'observation et de l'humour triste qui éclatent à chaque page. Du roman intelligent et sensible, étalant une vérité difficile à exprimer en mots et que Anne Tyler réussit à rendre avec acuité et sagacité.

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

Le jeudi 19 septembre de 17 h à 19 h,
Christiane Marchaudon,
Jean-Jacques Marchaudon
et puis au cours de cet automne de nos 20 ans:
Marcelle Ferron,
Thérèse Gouin-Décarie,
Françoise Kayler,
Geneviève Letarte
et bien d'autres.

de 9h à 22h
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669 • téléc.: 274-3660

Dr. CHAOULLI

L'histoire d'un combat



«LA SANTÉ
AU QUÉBEC
Les vrais responsables»

Devant ces patients qui
dérangeant le système:

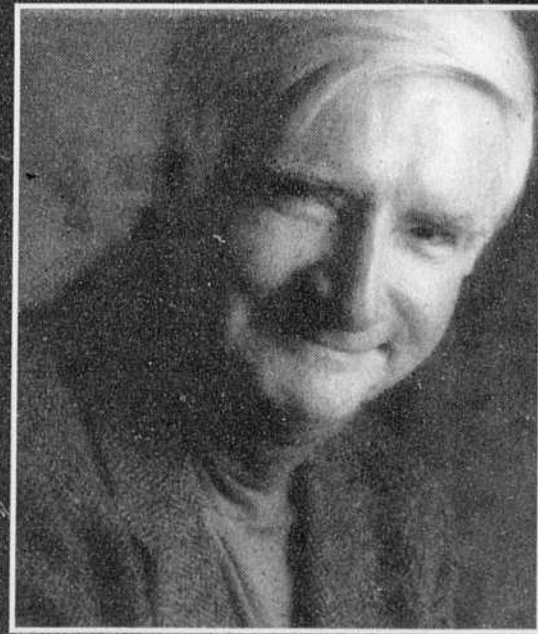
La conspiration
du silence.

Rég. 19,95 \$
Spécial 15,95 \$
le 21 septembre seulement

Séance de signature
le 21 septembre de 14h à 16h
L'auteur répondra à vos questions.

Champigny

4380 St-Denis, Montréal 844-2587
Stationnement à l'arrière par la rue Drolet.

CET AUTOMNE,
Savourez

Gilles Archambault

Un homme
plein d'enfance

roman

«Avec "Un homme plein d'enfance",
l'écrivain atteint, il me semble, la
perfection de son art.»

Reginald Martel, La Presse

128 pages • 18,95 \$



Suzanne Jacob

Ah...!

nouvelles

Dans ces nouvelles, le rire est le propre
de la pensée, un acte de penser au plus
près de sa source, une capacité de
s'étonner, de ne pas subir. À savourer
comme des gourmandises acidulées.

180 pages • 19,95 \$

Boréal
Qui m'aime me lise.

LIVRES

MUSIQUE

Découvrir des musiques

FRANÇOIS TOUSIGNANT

FRÉDÉRIC LAGRANGE: MUSIQUES D'ÉGYPTE

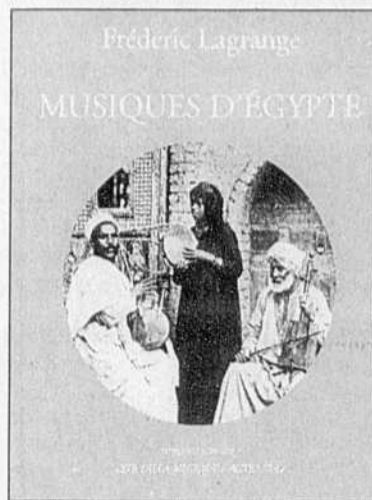
Cité de la musique / Actes Sud, coll. «Musiques du Monde», 175 pages plus un disque compact (73 minutes)

Vous avez remarqué tout de suite le titre de la collection: Musiques du Monde, et celui du livre: Musiques d'Égypte. Le pluriel à musiques montre bien l'évolution qui s'est faite dans le monde de la musicologie et de l'ethnomusicologie. On ne saurait parler de la musique de l'Inde, pas plus que de la musique américaine ou africaine. La réalité des pratiques musicales, des genres et des traditions à l'intérieur d'un même pays est vaste. Il n'y a guère d'unité entre la musique des Colocs, celle de Serge Garant, du folklore des violoneux et du Colas et Colinette d'Antoine Quesnel. Pourtant, cette musique a toute été faite au Québec.

Cet ouvrage nous permet donc d'avoir un aperçu intelligent et assez exhaustif il me semble — je n'oserais me considérer expert en traditions musicales venant de ces rives du Nil — de ce qu'est la réalité musicale dans sa complexité et son ensemble depuis le XIX^e siècle.

L'auteur commence par un résumé de ce que l'on sait des traditions pharaoniques, bas-reliefs, reproductions d'instruments et de musiciens, pour arriver rapidement à l'époque où les documents écrits ou photographiques donnent une idée plus précise des activités musicales des Égyptiens. Les relents de l'Antiquité, les pratiques coptes ou islamiques, l'apport de la modalité arabe, tout cela est bien montré, comme les divers contextes où se pratiquent différentes musiques.

Le plan du livre est d'une intelligence qui aide grandement à suivre le parcours intellectuel de l'auteur. Ce qui empêche certaines parties plus techniques de devenir



plus rébarbatives tient principalement à deux choses. La première est la présence d'un glossaire à la fin où sont définis et sommairement expliqués les termes arabes des formes, genres, instruments, etc., dont il est question dans le texte. Ainsi, si on a oublié le sens d'un mot, pas besoin de se frustrer à retrouver quelque part dans le corps du texte l'endroit où on

l'a expliqué la toute première fois. Ce glossaire se complète également d'une explication ma foi fort concise mais très compréhensible et claire des principaux modes et rythmes en usage dans l'Égypte d'aujourd'hui.

La seconde tient à l'iconographie, loin d'être abondante, mais très pertinente, et surtout à la présence d'un disque compact généreux sur lequel on peut entendre la musique ou le style dont il est question dans le texte. Je me permets ici un parallèle avec mes compositeurs québécois du début. Vous pourrez entendre des musiques aussi variées que des chansons populaires modernes avec la plus grande vedette arabe, l'Égyptienne Umm Kulthûm, des musiques issues du conservatoire du Caire (fondé en 1932), du folklore rural des bédouins et de la musique savante du XIX^e siècle.

On perd donc tout préjugé d'une Égypte monoli-

thique. Les événements historiques, sociaux, politiques et religieux sont aussi expliqués (ou pour le moins rappelés à notre souvenir) pour saisir la trame humaine sur laquelle se développe cette activité musicale: l'apparition de l'enregistrement commercial, la montée du féminisme, du nationalisme, tout cela est présent dans ce tour d'horizon d'une culture que, décidément, on gagne à mieux comprendre et aimer.

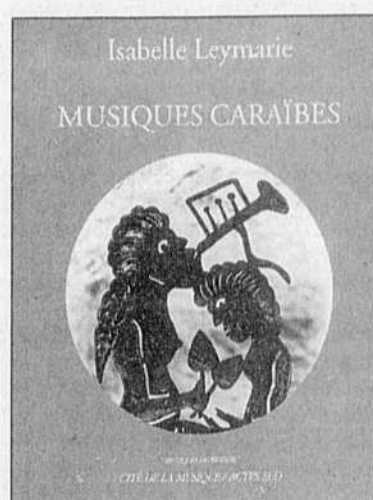
ISABELLE LEYMARIE: MUSIQUES CARAÏBES

Cité de la musique / Actes Sud, coll. «Musiques du Monde», 175 pages plus un disque compact (42 minutes)

Toujours dans la même collection et chez le même éditeur, un autre livre consacré à une musique très à la mode ces temps-ci: celle des Caraïbes. L'influence de ces musiques caraïbes dans plusieurs styles populaires est importante. Habañera de Cuba, zouk d'Haïti, reggae de la Jamaïque, calypso et steel band de Trinidad, etc., je pourrais faire une liste exhaustive dont vous devinez déjà la richesse.

La brève introduction campe bien le décor. En effet, toutes ces îles ont une histoire de peuplement, de colonisation et de décolonisation souvent mal connue. Africains, Espagnols, Français, Anglais, Indiens de toutes appartenances s'y croisent et s'y mêlent pas toujours en bonne harmonie.

Le plan suit de près la réalité de l'existence ilienne. La musique et les dieux, première manifestation humaine et qui rappelle les liens entre l'aujourd'hui et l'origine lointaine, portent en germe tous les développements de l'activité musicale contemporaine. C'est de l'utilisation, de l'amalgame ou de la mise en évidence de certains rythmes qu'une bonne partie des musiques caraïbes prennent leur sens et trouvent leur «message». C'est d'ailleurs pourquoi



quelques dirigeants interdisent parfois certaines formes de musique qui livrent un message musical trop «nationaliste».

L'aspect technique est intéressant en ce qu'il nous explique les structures des différents genres (ou danses: dans la musique dite ici profane plutôt que populaire — et avec raison dans ce contexte —, musique et danse entretiennent

une intimité quasi charnelle), et nous les place dans leur

contexte historique tout en dressant une liste des principaux

représentants des différents mouvements.

On effleure même l'influence américaine, notamment

l'importance de New York comme cœur d'une certaine

activité, melting-pot de tous ces artistes qui y travaillaient

et parfois devenaient des vedettes célébrées partout. Encore

une fois, les illustrations sont adéquates et un disque

compact vient enrichir la compréhension; la musique, après

tout, c'est plus qu'un discours sur une activité, c'est d'abord le

résultat sonore de musiciens qui en jouent.

La bibliographie est très à jour, ce qui donne confiance

dans ce trop bref aperçu de tant de richesses. Au moins, si un

sujet vous passionne davantage, vous pourrez trouver une

référence qui vous permettra d'aller plus avant dans vos

explorations.

Si vous voulez mieux asseoir vos «impressions»

FRANÇOIS TOUSIGNANT

L'IMPRESSIONNISME ET LA MUSIQUE

Michel Fleury

Fayard, coll.

Les chemins de la musique
503 pages

Voilà bien un titre d'ouvrage courageux et aussi plus que révélateur. Le courage vient de la tendance

qui fait qu'on discrédite de plus en plus aujourd'hui l'utilisation du mot «impressionnisme» en musicologie de pointe pour parler à la fois de cette période toute marquée par l'art de Debussy et Ravel. Ce qui est révélateur, c'est que le cœur de la question n'est pas l'impressionnisme musical mais plutôt des manifestations d'une esthétique, l'impressionnisme, dans

certaines pratiques ou œuvres musicales.

Il faut donc partir à la recherche du sens du mot pour en comprendre l'apparition dans l'art. Ceci est d'autant plus délicat que nombre de créateurs «impressionnistes» se sont défiés du vocable, voire l'ont complètement rejeté tant il avait, aux origines (scandale autour de *Impression soleil levant* de Monet en 1872 selon Michel Fleury; d'autres parlent de *Olympia* de Manet), une connotation péjorative. Debussy lui-même a écrit ne pas vouloir qu'on lui associe ce qualificatif.

En dehors de toutes les querelles, autour du mot, l'auteur s'attache à montrer en quoi plusieurs manifestations artistiques — en peinture, en poésie, en théâtre, en littérature et en musique — se sont réclamées de ce terme et, surtout, quelles sont les composantes et les caractéristiques propres à l'impressionnisme.

Des origines à la musique

Cela nous vaut un très érudit commentaire sur les origines romantiques, la persistance de symboles, les tendances préraphaélites, le Parnasse pour aboutir à une typification esthétique qui a le mérite d'être très cohérente: importance de la Nature, esthétiques des lointains, suggestion de la forme par la couleur, mythes païens (*L'Après-midi d'un Faune?*) et brumes celtiques (*Pelléas?*), mythes chrétiens (*Saint Sébastien?*) et goût de l'Orient (*Pagodes?*). (Tous ces titres viennent de Debussy, et ce n'est pas une coïncidence.)

Rien de tout cela n'est l'apanage strict de cette «nouvelle esthétique», Fleury le démontre bien. Ce qui va l'intéresser davantage, c'est de montrer en quoi ce goût d'une époque, ou d'une partie d'une époque, va demander de nouvelles techniques de composition et d'écriture musicale pour rendre sa propre vision des sujets qui lui sont si chers.

Les exemples musicaux textuels se font rares, alors qu'on fait appel largement à des moments d'œuvres; pour soutenir le propos qui effectue un continué va-et-vient entre la musique, la littérature et la peinture. On se rend compte alors que l'impressionnisme n'est que peu une esthétique mais plutôt une manière de faire les choses.

La fortune de l'impressionnisme

On peut donc trouver des traces d'impressionnisme chez Puccini, Korngold, Strauss, Ravel, Honegger, Monpou, de Falla, les exemples fournis par l'auteur sont nourris. Trois compositeurs retiennent pourtant sa faveur. Debussy, Frédéric Delius et John Ireland.

On voit tout de suite se dessiner en filigrane ce qui devient un des grands intérêts de l'ouvrage. L'impressionnisme est fortement britannique dans sa sensibilité d'origine. Un art qui trop souvent était considéré comme typiquement français trouve sa source et son aboutissement chez la noble Albion, tout en maintenant que ses représentants les plus géniaux sont Français, Debussy en tête.

Les explications et démonstrations des techniques spécifiques aux impressionnistes ne vous paraîtront pas trop rébarbatives. L'ouvrage vise un assez large public, cultivé soit, mais pas forcément «spécialiste». Sans toujours convaincre, il soulève des points de vue originaux et a le grand mérite de faire redémarrer une discussion souvent restée stérile en lui donnant un fondement esthétique plus complet et, surtout, plus cohérent.

BIBLIOTHÈQUE QUEBÉCOISE Les nouveautés de l'automne

HECTOR DE SAINT-DENYS GARNEAU
JOURNAL
Texte conforme à l'édition établie par Ginette HuetJEAN DE BRÉBEUF
ÉCRITS
EN HURONIE
Présentation de Gilles ThérienJACQUES FOLCH-RIBAS
LA CHAIR
DE PIERREARSÈNE BESSETTE
LE DÉBUTANTMICHEL TREMBLAY
CONTES
POUR BUVEURS
ATTARDÉS

BEST-SELLERS

Librairie
Garneau

ROMANS QUÉBÉCOIS

1. UN HOMME PLEIN D'ENFANCE, Gilles Archambault — éd. Boréal
2. INSTRUMENTS DES TÉNÉBRES, Nancy Huston — éd. Actes Sud
3. LA PORTE INTERDITE, Marthe Gagnon-Thibaut — éd. JCL
4. LE SECOND VIOLON, Yves Beauchemin — éd. Québec/Amérique
5. LA DAME DE CHYPRE, Jacques Desautels — éd. L'Hexagone

ESSAIS QUÉBÉCOIS

1. HISTOIRE POPULAIRE DU QUÉBEC (TOME 3), Jacques Lacoursière — éd. Septentrion
2. MA PETITE HISTOIRE DE LA NOUVELLE-FRANCE, Gilles Proulx — éd. Proteau
3. LE TOUR DE MA VIE EN 80 ANS, Marguerite Lescop — éd. Marguerite Lescop

ROMANS ÉTRANGERS

1. PASSIONS DANGEREUSES, Barbara Taylor-Bradford — éd. Albin Michel
2. LA DIXIÈME RÉVÉLATION DE LA PROPHÉTIE DES ANDES, James Redfield — éd. Robert Laffont
3. LA MAISON DU CLAIR DE LUNE, Mary Higgins Clark — éd. Albin Michel
4. LA STRATÉGIE DE L'HYDRE, William Diehl — éd. JC Lattès

ESSAIS ÉTRANGERS

1. LES HOMMES VIENNENT DE MARS LES FEMMES VIENNENT DE VÉNUS, John Gray — éd. Logiques
2. LÉO FERRÉ, UNE VIE D'ARTISTE, Robert Belleret — éd. Leméac
3. LES LEÇONS DE VIE DE LA PROPHÉTIE DES ANDES, James Redfield — éd. Robert Laffont

LIVRE JEUNESSE

1. N'OUBLIE PAS TA CAPUCHE!, PETIT SPIROU N° 6 — éd. Dupuis

LIVRES PRATIQUES

1. LE PETIT LAROUSSE ILLUSTRÉ 1997 — éd. Larousse
2. LA NOUVELLE BOÎTE À LUNCH, Louise Lambert-Lagacé/Louise Desautels — éd. de l'Homme

LE COUP DE COEUR

1. LES ÉCHELLES DU LEVANT, Amin Maalouf — éd. Grasset

1691, rue Fleury Est, Montréal (Québec) H2C 1T1
Tél. : (514) 384-9920 Téléc. : (514) 384-9546

LIVRES

ESSAIS

POÉSIE

LES PETITS BONHEURS

Le Cambodge écartelé

LES CLÉS DU CAMBODGE
Raoul M. Jennar,
préface de Jean Lacouture, Éditions
Maisonneuve & Larose, 328 pages

CLÉMENT TRUDEL
LE DEVOIR

Sait-on que le Cambodge est le pays qui a le plus fort taux d'handicapés au monde: 1/236? C'est quatre fois plus qu'au Vietnam. A-t-on porté attention aux slogans que les Khmers Rouges ont martelés lorsqu'ils ont fait peser leur joug durant 44 mois sur le pays après leur entrée à Phnom Penh en avril 1975? Les forces de Pol Pot, cet ultra-nationaliste dont la dureté enclencherait la «tutelle» que vont ensuite mettre en place les Vietnamiens, sont responsables de la mort de près du tiers de leurs compatriotes, y inclus 5 des 14 enfants du prince Norodom Sihanouk. Pour Pol Pot, «celui qui proteste est un ennemi, celui qui s'oppose est un cadavre». Dont acte.

Le pays que décrit Raoul M. Jennar dans cette «banque de données» on y trouve 450 fiches sur des Cambodgiens vivant dans le pays ou à l'étranger ainsi qu'une bibliographie d'au-delà de 1000 titres, dont 80 thèses universitaires — est un pays «où les conditions préalables à tout développement sérieux ne sont pas réunies». Jennar signale cependant plusieurs atouts: le port de Sihanoukville pourrait être un pivot à nul autre pareil de l'économie, le tourisme pourrait fleurir, mais il n'y a ni paix ni sécurité. La Constitution cambodgienne s'en tient à de beaux principes généraux, sans se préoccuper de leur mise en œuvre concrète: pas de garanties offertes pour le respect proclamé des libertés fondamentales, rien qui conforte l'indépendance des juges, non protégés par l'immovibilité.

Pour rendre encore plus complexe ce dossier, des capitales comme Washington, en partie à cause du blocage qu'elles éprouvent envers le pouvoir vietnamien, n'ont nullement aidé ce pays asiatique à se remettre de la destruction de ses élites — 48 médecins seulement sur 550 ont survécu — et de la dilapidation de ses richesses naturelles. Les Khmers rouges ont pu se permettre de boycotter les élections tout en laissant savoir qu'ils n'abandonnaient pas l'espoir d'un retour au pouvoir; entre temps, ils s'auto-financent grâce surtout au commerce de pierres précieuses. La force d'interposition de l'ONU, l'APRONUC, malgré tous les milliards investis, a failli à sa tâche essentielle, d'après Jennar. Les Accords de Paris, signés en 1991, «n'ont pas tenu leur promesse» de retour à la stabilité.

L'auteur n'a rien du pamphlétaire; il a à son actif une trentaine de rapports sur le Cambodge, des textes d'analyse qui furent édités et diffusés grâce à une coalition d'ONG. Raoul Jennar compte parmi les plus fins connaisseurs d'un pays pour lequel il éprouve de l'affection; ce qui ne veut pas dire qu'il soit disposé à taire les querelles qui minent partis et gouvernements, ni à exposer la xénophobie qui gagne plusieurs couches de la population khmère — tendance à imputer tous les maux à l'étranger, surtout aux Yuons, un terme méprisant désignant les Vietnamiens.

Jean Lacouture, dans la préface, parle de «cas extrême d'une utopie pervertie» en se référant à Pol Pot. Il confesse des tâtonnements et «un bon nombre d'erreurs d'appréciation» qu'il a jadis commises. Jennar multiplie quant à lui les faits et chiffres, les informations souvent inédites; son livre a l'allure d'une encyclopédie qui éclaire tout autant le legs colonial que les rivalités et contradictions contemporaines, non encore éteintes au Cambodge.



PHOTO ARCHIVES
Une famille de réfugiés cambodgiens fuyant les zones dangereuses.

Le retour à la sagesse

LES VERSETS DE LA SAGESSE
Jean Grosjean, collection les Intemporels, Éditions Philippe Lebaud, Paris 1996, 156 pages

NAÏM KATTAN

Jean Grosjean occupe une place bien particulière dans la littérature, une bien grande place. Poète, il est un constant lecteur de textes essentiels de notre civilisation: la Bible, les Évangiles, le Coran et les tragédies grecques. Sa lecture n'est point une accumulation de savoirs mais une prise en charge, une imprégnation. C'est ainsi qu'on peut comprendre son entreprise de traduction. Il a traduit, entre autres, la *Genèse* (Gallimard, 1967) *L'Évangile selon Jean* (Gallimard, 1988) et le *Coran* (Philippe Lebaud, 1979). Au cours des derniers 20 années, il a puisé dans la Bible des figures dont il a fait le récit (Élie, Jonas, Samson...)

Dans son dernier ouvrage *Les Versets de la sagesse*, Grosjean poursuit sa grande entreprise de lecture au delà de la translation du texte hébraïque. Il s'agit ici de l'Écclésiaste. À côté de chaque page du texte, il inscrit la sienne: réaction, méditation, bref, une manière d'absorber la parole, de la vivre personnellement.

Poète, il aborde la langue dans l'immédiat, en saisit l'essentiel. Pour lui, le texte biblique n'est destiné ni aux savants, ni aux érudits. Il est, dans le sens noble du terme, un texte populaire. Aussi sa langue est directe, actuelle, puissante:

«Que gagne-t-on à faire tout ce qu'on fait sous le soleil? Une époque s'en va, une époque s'en vient et la terre demeure. Le soleil se lève, le soleil se couche et il regagne le lieu de son lever. Le vent va au sud, le vent va au nord, il tourne et il retourne à ses détours. Tous les fleuves vont à la mer, et la mer n'est pas remplie, et ils continuent d'y aller.»

Dans un essai-introduction, Grosjean exprime son attitude envers la Bible. Il récuse, à la fois, toute une dimension de la pensée grecque qui institue l'idée en réalité parallèle et la peinture européenne qui érige l'image au niveau de la parole, en substitut du verbe.

L'écriture est dramatique, littéraire, sainte:

«La Bible est sainte, c'est-à-dire



PHOTO ARCHIVES
L'un des fameux manuscrits de la mer Morte.

qu'elle est la plus grande intensité d'écriture que nous connaissions. Pas toujours par sa beauté mais toujours par son sens de marche. Elle s'avance en direction de Dieu, plus réellement que par les prétendus textes sacrés et que tous les textes pieux, ou moraux, ou raisonnables.»

L'Écclésiaste, un texte de sagesse, semble pessimiste à une première lecture: «Buées de buées, disait Qohélet, buées de buées, tout est buée.»

Or, en avançant dans la voie de l'auteur (on attribue le texte au roi Salomon), on y lit une prise en acte du monde, de la vie charnelle, concrète, illuminée par un esprit, une éthique. C'est aussi un texte de louange, et il se situe, en cela, aux côtés de Psaumes. Il est surtout un texte de gratitude, une exhortation à vivre l'instant, telle une célébration du Créateur et de sa création:

«Fais tout ce que tu trouves à faire tant que tu en as la force, parce qu'il n'y a plus de travail ni de pensée, plus de savoir-faire ni d'intelligence chez les morts où tu vas.»

Ce livre est à lire, à relire, à savourer, dans l'espoir d'en absorber les immenses dimensions et de s'imprégner de son infinie beauté.

Des puritains bien inquiétants

LA LETTRE ÉCARLATE
Nathaniel Hawthorne, traduit de l'anglais par Charles
Cestre, collection «Pocket», Paris, 1996, 215 pages

Dans son journal, Hawthorne raconte ainsi sa jeunesse neurasthénique: «Quelquefois, il me semblait que j'étais déjà dans ma tombe, avec juste assez de vie pour avoir conscience du froid qui m'engourdisait.»

Afin de sortir de cet état, il décide d'entrer comme fonctionnaire aux douanes. Il y reste peu de temps, mais doit reprendre du service quelques années plus tard pour des raisons d'argent. Il s'est marié avec une jeune femme dont, rappelle Julien Green, il ne lisait jamais les lettres avant de s'être lavé les mains.

Il remporte un certain succès avec *Twice Told Tales*, mais demeure un écrivain insatisfait, peu sûr de lui. La publication de *La Lettre écarlate* lui apporte gloire et popularité. Même l'Angleterre reconnaît en lui un auteur important. Les lettres affluent à Salem. Hawthorne est consacré. Il se lit d'amitié avec Melville. Étrange rencontre tellement il est évident que les deux hommes sont dissemblables. Peu d'événements dans la vie d'Hawthorne. Il sera nommé ambassadeur à Liverpool, visitera l'Europe sans trop de plaisir. Il mourra à 60 ans, en 1864, ayant peu publié.

Je ne serai pas le premier à affirmer que *La Lettre écarlate* est une œuvre capitale. Pourtant rien ne devrait nous retenir dans le récit d'un amour adultère. Nous avons perdu jusqu'à la faculté de nous étonner de la réprobation publique que doit subir une femme dont le tort a été d'aimer sans calcul. L'Amérique puritaine apparaît sûrement comme étouffante mais qu'est-ce à côté de ces ignominies qu'on commet tous siècles plus tard au nom de la Religion?

La Lettre écarlate nous entraîne dans un monde de folie et de fureur qui annonce presque 100 ans à l'avance l'univers de Faulkner. Qu'y a-t-il de plus déraisonnable que cette société aux mœurs strictes qui s'est distinguée par l'extermination systématique des Amérindiens et la recherche d'une pureté impossible?

Un fait divers

On entre à pas feutrés dans l'histoire. Le narrateur, employé des douanes — comme Hawthorne — prétend avoir trouvé la relation d'un fait divers dans les archives de son employeur. Les événements se sont donc déroulés au XVII^e siècle. Il prend le temps de nous décrire ses compagnons de travail et décrit aussi le monde qui servira de cadre à sa fiction. «Qu'est-ce qu'il fait?» demande l'un des fantômes de mes ancêtres à un autre. «Il écrit des



GILLES
ARCHAMBAULT

livres d'histoire. Est-ce là une occupation valable dans la vie? Est-ce une manière de glorifier Dieu, ou d'être utile à l'humanité? Ce dégénéré aurait pu aussi bien être un violoneux!»

L'intrigue se résume facilement. Hester Prynne commet l'adultère avec un jeune pasteur, Arthur Dimmesdale. Elle refusera obstinément de dénoncer son amant, lequel se réfugiera dans un silence ignoble. Le mari d'Hester, qu'elle avait cru disparu, revient d'Angleterre et n'aura de cesse qu'il n'ait poussé Dimmesdale dans un état proche de la folie. Après des années de séparation, Hester convainc son amant de fuir avec elle. Il mourra avant l'exécution du projet.

Le personnage d'Hester a tout pour séduire le lecteur que nous sommes. Elle a du caractère. Plutôt que de s'effondrer devant la méchanceté des gens, elle leur fait face avec un courage admirable. Perle, son enfant, est peinte avec une justesse inouïe. Elle n'a rien de cette grâce artificielle que l'on prête dans les romans aux enfants en bas âge.

Mais c'est encore le pasteur qui nous retient. Cet homme d'Eglise qui glisse inexorablement vers la déraison est un lâche. Il finit par s'accuser publiquement de son péché, mais comment expliquer autrement que par la couardise qu'il ait à ce point tardé à se confesser? «Femme! femme! c'est toi qui es responsable de cela. Je ne puis te pardonner!» Hester supplie: «Pardonne-moi! Que Dieu me punisse! Toi, pardonne-moi!» Dimmesdale est ignoble, mais Hawthorne parvient à nous le rendre proche tellement est forte en lui l'empreinte de la culpabilité.

Et que dire du mari, le diabolique docteur Chillingworth, qui écroulera sa vie à assouvir une vengeance et qui sème l'angoisse dans le cœur du pasteur? Le dialogue a beau être outré parfois, nettement mélodramatique, on est sous le charme. C'est certes à juste titre que l'on considère ce roman comme l'un des sommets de la littérature américaine.



PHOTO ARCHIVES
Qu'eût dit Hawthorne en voyant Demi Moore devenir, en 1996, Hester Prynne dans la plus récente version filmique de son roman?

LOUISE BOUCHARD Décalage vers le bleu

LOUISE BOUCHARD
DÉCALAGE VERS LE BLEU
LES HERBES ROUGES / ROMAN



240 p., 16,95 \$

Avec sa construction d'une rare maîtrise et la puissance de sa vision, le roman de Louise Bouchard s'avère des plus émouvants.

Décalage vers le bleu plonge dans l'âme humaine un regard pénétrant et lumineux, inoubliable.

LES HERBES ROUGES / ROMAN

R O M A N

Nouveauté

Christiane Duchesne

Deux fois lauréate du Prix du Gouverneur général du Canada

Anna

les cahiers noirs

Le destin bouleversant d'une violoncelliste, raconté par Christiane Duchesne.

«Un très bon roman.»
Marie-France Bazzo
Indicatif présent

ÉDITIONS QUÉBEC / AMÉRIQUE

La photographie détroussée

JACKI DANYLCHUK, ANDREA SZILASI
Plein sud
100, rue de Gentilly Est, Longueuil
Jusqu'au 4 octobre

BERNARD LAMARCHE

De la masse d'images dont nous sommes bombardés quotidiennement, rares sont celles qui n'ont pas subi de manipulations. Images de synthèse, infographie, animations assistées par ordinateur, réalités virtuelles, et même l'image photographique plus «orthodoxe»: cet éventail de représentations dont l'apparence n'est pas tributaire de remaniements — minimes dans le cas de simples retouches, majeurs pour les images virtuelles — demeure réduit. De plus, les récents développements de l'informatique ont démultiplié les possibilités de notre période ironiquement «jurassique». Episode relativement récent de l'histoire du regard, on s'étonne peut-être déjà moins devant la complexe fausseté de ces images. Par contre, la remarquable capacité des nouvelles technologies à effacer les traces de réalisation de ces bricolages sophistiqués contribue à ce que nous les lions comme réelles. De fait, malgré l'extrême irréalité des fictions produites, celles-ci se présentent innocemment selon une facture tout à fait réaliste.

Le spectre des années 70

Paradoxalement, bien qu'étant aussi le produit d'innombrables manipulations, les œuvres présentées actuellement à Plein sud sont à mille lieux d'une gymnastique informatique. Au contraire, les deux artistes ramènent au centre de leur pratique la question d'un savoir-faire minutieux, précieux, qui soulève la question très délicate du travail associé à la maestria. Szilasi «dresse» à même le papier photographique et Danylchuk y découpe de fines dentelles. La nature artisanale de ces activités ressassé inévitablement l'épineuse question de «l'art au féminin».

Dans les années 70, pour se sortir de l'emprise de la peinture, naissait un fort attrait pour les arts décoratifs. Quelques femmes artistes, dont Miriam Schapiro, tentaient de révaloriser l'artisanat en reprenant, par exemple, des motifs de tapisserie. Cette subversion singulière de la hiérarchie des arts visuels avait le tort d'associer promptement féminité et artisanat. Cette forme essentialiste de féminisme reconduisait la structure sociale simpliste reléguant les femmes à des travaux légers ou au travail du textile. C'est le danger qui guette le travail des artistes réunies à Plein sud et leur mariage par les responsables de la galerie, bien que judicieux et fertile, ne les sort malheureusement pas de cet écueil. Stopper la notre réflexion réduirait faiblement au silence une production pourtant très loquace et pertinente quant au problème du trusage iconographique.

Les photocollages d'Andrea Szilasi

Les images de Szilasi fragmentent les corps en tissant littéralement des photographies entre elles après en avoir fait des bandes que l'artiste en-



la galerie d'art Stewart Hall

Centre culturel de Pointe-Claire
176, Bord du Lac, Pointe-Claire, 630-1254

du 3 septembre au 6 octobre

Les Enfants de la terre et du feu

Rencontre avec le textile réalisée par le Conseil des métiers d'art du Québec et présentée par le Conseil des arts de la CUM

Diane Jutras, peintures et gravures

Vous êtes invités à rencontrer Diane Jutras lors du vernissage le dimanche 15 septembre, de 14 h à 16 h

À 14 h 30, Jean-Marie Giguère donnera une conférence intitulée Les états du verre

Entrée libre • Accessible par ascenseur

HORAIRE DE LA GALERIE:

du lundi au vendredi, de 14 h à 17 h

lundi et mercredi soirs, de 19 h à 21 h

samedi et dimanche de 13 h à 17 h

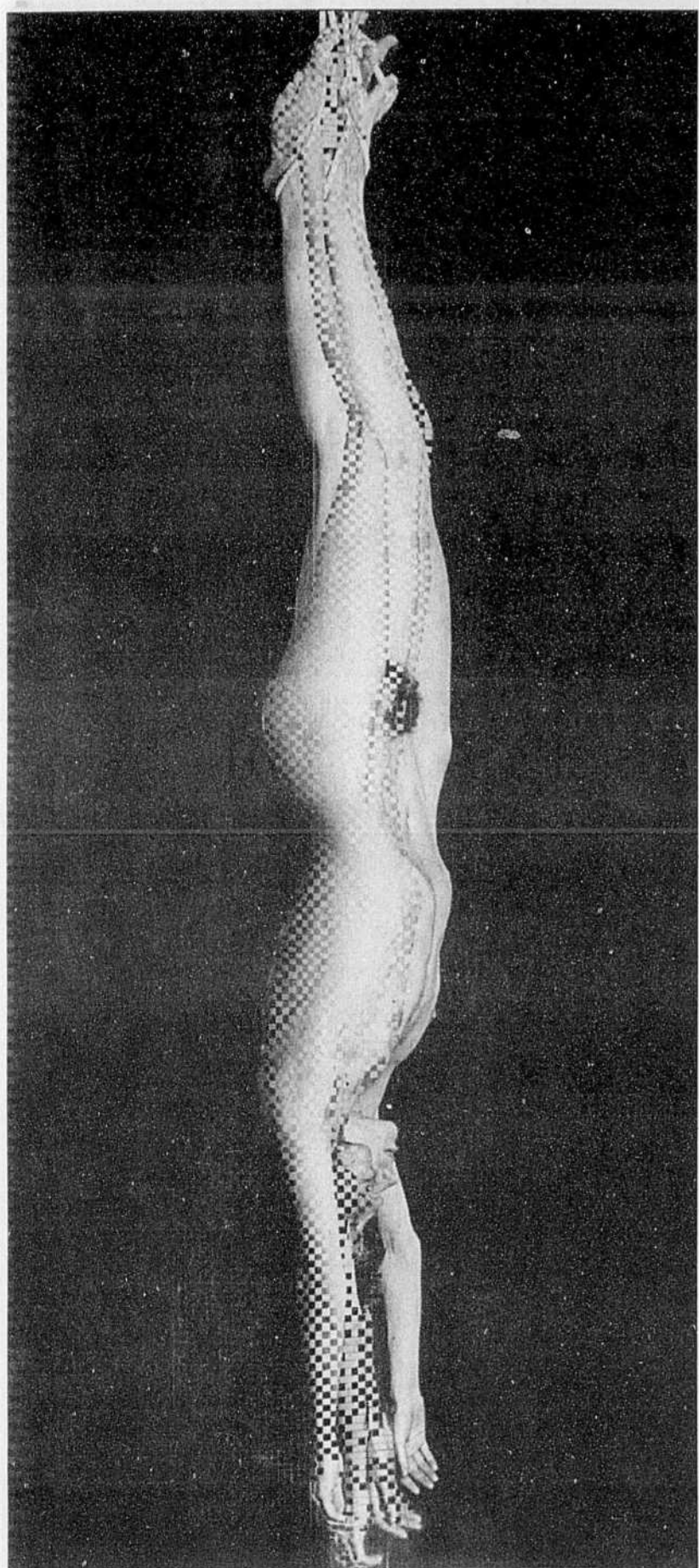


PHOTO ANDREA SZILASI

Les objets photographiques d'Andrea Szilasi dépassent le simple collage et donnent tout leur sens à l'idée freudienne de condensation. L'artiste ne fait pas que prélever des éléments déjà existants pour ensuite les réunir sur une surface unique. Elle fusionne ses matériaux pour produire un être hybride, multiple, dont l'«inquiétante étrangeté» provient de l'incapacité de notre cerveau à identifier clairement la provenance des messages initiaux. Ci-dessus, *Hanging Figure*, 1996.

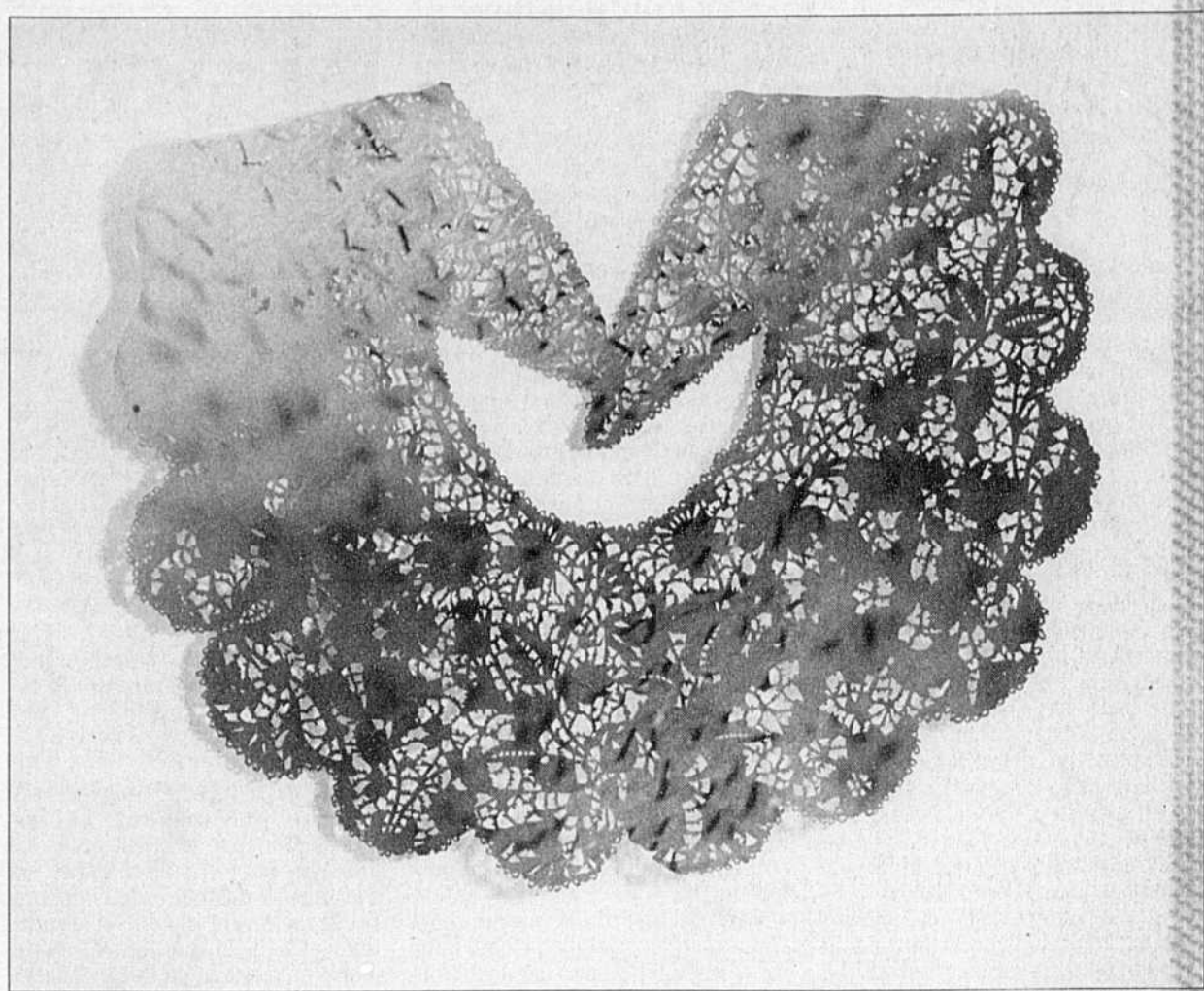


PHOTO JACKI DANYLCHUK

Jacki Danylchuk, *Barbe*, 1996.

trelace. L'effet obtenu est renversant. Ces objets photographiques dépassent le simple collage et donnent tout leur sens à l'idée freudienne de condensation. L'artiste ne fait pas que prélever des éléments déjà existants pour ensuite les réunir sur une surface unique. Elle fusionne ses matériaux pour produire un être hybride, multiple, dont l'«inquiétante étrangeté» provient de l'incapacité de notre cerveau à identifier clairement la provenance des messages initiaux. En cela, elle fait adroitement violence à la conception naïve de la photographie voulant qu'elle double le réel. Incapable de reconstituer entièrement les sources utilisées, l'œil capitule. Cet abandon symbolique face à l'iconographie disloquée dénonce l'illusion de la photographie par des ruptures au sein même de la matérialité de son support. Si l'image de synthèse tente de faire oublier l'artifice de sa naissance, les collages de Szilasi renversent cette tendance. Les passages du couteau restent apparents, le ruban gommé présent. L'épaisseur des œuvres devient tangible, parfois même leur poids. Cet outillage impur mine la surface de la photographie. Certains collages plus traditionnels mais très à propos combinent deux codes — l'imagé et le textuel — quand ici les œuvres déstabilisent les frontières entre les signes, s'adressent aux conventions sociales de l'identité et des genres en pointant leurs failles respectives.

Les tissages

Un des «tissages» les mieux réussis condense deux vues d'un même corps — une de profil, l'autre de trois quarts. Contrairement à la production qu'elle présentait à la galerie Vox Populi plus tôt cette année, véritables court-pointes photographiques, seules quelques zones du corps sont investies ici par le trusage. Le travail sur l'identité de la pho-

tographie se trouve doublé ainsi par une fuite du corps. Ce corps flottant, suspendu dans le vide par les pieds, devient une métaphore de l'identité photographique et vice versa; ailleurs, des fragments du corps «comme en orbite», dira l'artiste, sur un fond noir indistinct subissent le même sort. Le regard se méfie: de loin, l'effet quadrillé de la surface donne l'impression de pixels grossis d'un écran de téléviseur. Mais il ne s'agit pas d'un jeu technologique. L'artiste subvertit le technologique en l'imitant par un faire inachevé, orchestré manuellement. De plus près, on accède à la violence réelle des œuvres. La surface n'est pas intacte. La blessure est réelle. L'artiste visite les lieux du corps afin de mieux s'attacher au corps de la photographie.

Les ciselages laborieux de Jacki Danylchuk

Dans la première salle de la galerie, on retrouve les pièces de Danylchuk. L'artiste fractionne la photographie en y ciselant de complexes jeux de dentelle. L'artiste désagrège les fragments du corps archivé par un travail de moine. Elle rétablit la controversée notion de labeur technique dans l'art, qui se porte trop souvent garante de la qualité des œuvres. Exit toutefois la virtuosité, le corps est dévoré par le dessin excessif dont on comprend la nature *ready-made*. C'est la systématisation de ce criblage qui rend ces œuvres si diaphanes. L'architecture des fragments de corps, à peine reconnaissables, est désarticulée par l'importation d'un réseau ornemental autre.

Contrairement à la facture brute des œuvres de Szilasi, ces œuvres jouissent d'un découpage finement rigoureux contribuant à la déroutante fusion des espaces dans l'image. La fragilité qui en résulte double l'incertitude face à la provenance des détails macroscopiques du corps. Epinglees au mur comme de précieux pa-

pillons, détachées légèrement du mur, les œuvres se confondent avec leurs ombres portées. Il en résulte un éclatement spatial où le corps, la surface trouée et le mur, indistincts, s'interpénètrent, confondant visible et invisible, présence et absence, troublant la lisibilité de l'image. Le mot «virtuel», bien que galvaudé, qualifie parfaitement ce régime visuel. Notre connaissance du visible se trouve mise au défi. Paradoxalement, pour vider nos catégories du visible, à la technologie se substitue l'artisanal, rendant très actuelles les préoccupations de cet artiste.

Un doute persiste

Un hic demeure toutefois. Cette production aurait définitivement gagné beaucoup si quelques pièces avaient été retirées du mur. L'abondance de ces êtres fragiles désamorçait l'étonnement généré par certaines pièces. Elles ne sont pas toutes de forces égales, et les meilleures sont celles où se répondent iconographie et motifs découpés. La pièce où ce qu'on reconnaît être des dents travaillées de colonnes de dentelles verticales suggère de majestueux vitraux crée un espace de cathédrale. On ne cesse de s'étonner devant cette profondeur feinte. Une autre jouant sur la couleur vacille singulièrement. D'autres tombent à plat. C'est dire combien la sélection des œuvres aurait mérité un dernier resserrement. Ces pièces méritent un relatif isolement. Devant cette abondance, on pourrait croire que l'artiste veut nous gagner par la multitude. Le soupçon d'être devant une trouvaille iconographique, peut-être une recette, laisse craindre pour la suite. Surtout à cet écueil il n'y a pas si longtemps, Szilasi a sensiblement déplacé son propos depuis sa dernière exposition. De même, on espère qu'il y a plus chez Danylchuk et on attend la prochaine apparition, légèrement incroyables.

INTERNET
éclatez
www.Rene-Despres.com
RENSEIGNEMENTS: (514) 386-9030

CIRCA

MICHEL de BROIN
LALIE DOUGLAS
JOSÉE DUBEAU
LUCIE DUVAL

Vernissage aujourd'hui le samedi 14 septembre de 15 h 00 à 18 h 00

JUSQU'AU 12 OCTOBRE 1996

372, rue Sainte-Catherine ouest # 444 Tél. : 393-8248

du mercredi au samedi de 12h00 à 17h30

Le Centre d'exposition Circa remercie le Conseil des Arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

TORONTO SCULPTURE GARDEN 115, RUE KING EST

PIERRE BOURGAULT

Latitude : 51° 27' 50" - Longitude : 57° 16' 12"

Jusqu'au 30 septembre 1996

Roberto Pellegrinuzzi

CIBLES

7 septembre

au

20 octobre 1996

GALERIE CHARLES & MARTIN GAUTHIER

650, rue Marguerite-Bourgeoys, Québec, Qc, Canada, G1S 3V7 • 682-0995

Heures d'ouverture: vendredi, samedi & dimanche de 12h à 17h

avec la participation du ministère des Communications et de la Culture du Québec

EXPOSITION RETROSPECTIVE

WILLIAM RAPHAEL, A.R.C.
(1833 - 1914)

DU 7 AU 21 SEPTEMBRE

Catalogue: 20\$

GALERIE WALTER KLINKHOFF INC.

1200, RUE SHERBROOKE OUEST, MONTRÉAL

(514) 288-7306

MARTIN
BRUNEAU

OEUVRES RÉCENTES

JUSQU'AU 28 SEPTEMBRE

WADDINGTON & GORCE

1446, rue Sherbrooke Ouest

Montréal H3G 1K4

Tél. : 847-1112

Fax : 847-1113

Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h

COMBATTRE LES
VIOLATIONS
ET NON LES SUBIR



MEXIQUE

Manuel Manriquez San Augustin, militant pour les droits des Indiens Otomi. Condamné à 24 ans de prison. Seule preuve: une confession arrachée sous la torture.

AMNISTIE
INTERNATIONALE
(514) 766-9766

Cours d'arts
plastiques

en octobre et novembre
pour : les jeunes le samedi
les familles le dimanche
les aînés le mardi et le jeudi

Également des cours de sérigraphie
et deux séries de causeries sur la sculpture
contemporaine et le phénomène de
la collection.

Renseignements et inscriptions : (514) 847-6253
185, rue Sainte-Catherine Ouest

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

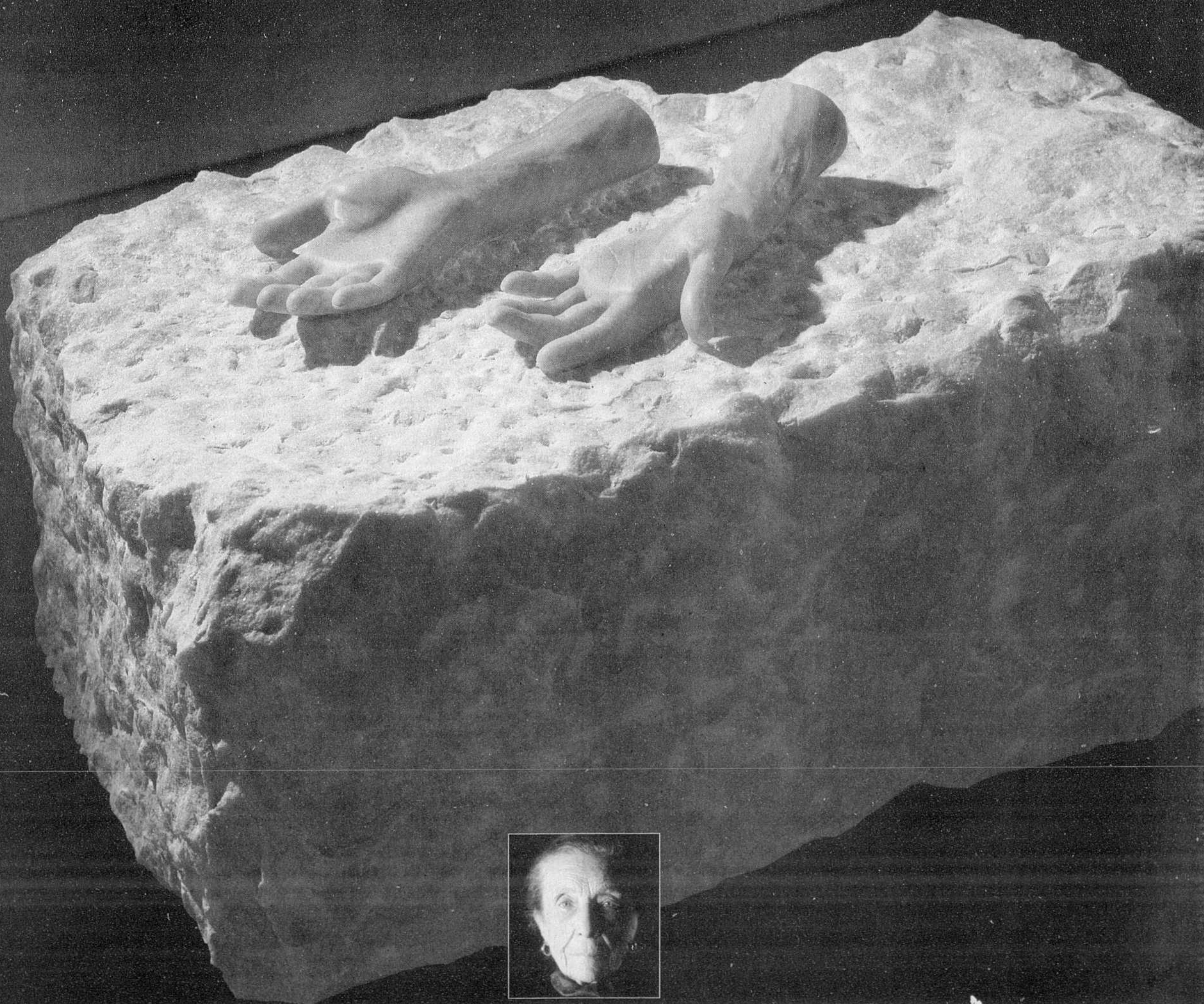


MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

LOUISE BOURGEOIS

JUSQU'AU 22 SEPTEMBRE 1996

s c u l p t u r e s
i n s t a l l a t i o n s
d e s s i n s



«...se libérer du passé,
c'est commencer à vivre.»

*Décontractée, 1990; (détail) marbre rose et acier,
The Brooklyn Museum, New York.*

Photo de Louise Bourgeois : David Seidner, New York.

LE DEVOIR

Le dimanche :
atelier de création
pour toute la famille!

Le corps humain comme lieu de création

À Marseille, une rétrospective retrace l'itinéraire torturé du body art, de Man Ray à nos jours

L'ART AU CORPS: LE CORPS EXPOSÉ, DE MAN RAY À AUJOURD'HUI Musée d'art contemporain de Marseille Jusqu'au 15 octobre

GENEVIÈVE BREERETTE LE MONDE

Marseille — En introduction, une salle aux murs couleur rose chair cite quelques exemples d'artistes qui, des années 20 aux années 50, ont joué de leur corps comme instrument. On y voit Marcel Duchamp, toujours lui, en Rose Sélavy et son comparse Man Ray, photographe de ses travestissements. On y rappelle les peintures faites avec les pieds et empreintes de corps dans la boue des Japonais du groupe Gutai, ou les *Anthropométries* d'Yves Klein. Histoire de montrer le glissement du corps-matière de la peinture au corps même de l'artiste comme médium, comme support concevable de la création depuis le jour où était admis l'amalgame dadaïste de l'art et de la vie.

L'exposition se veut historique, en

rayonnant depuis les actionnistes viennois et leur goût des extrêmes. Elle commence avec Arnulf Rainer, peintre de crucifixion et d'altérations de portraits photographiques, et le quatuor Herman Nitsch, Otto Mühl, Günter Brus et Rudolf Schwarzkogler, qui n'y allaient pas de main morte dans l'instrumentalisation du corps exhibé en public. Le «happening à l'autrichienne», avec ses auteurs-interprètes simulant blessures et mutilations, et ses acteurs passifs élaboussés de sang d'animaux ou couverts de viscères, se donnait en chambre ou en plein air, lors de fêtes orchestrées par Nitsch, le fondateur de l'O. M. Theater — l'Orgies — Mysteries Theater, auprès duquel les Américains producteurs de *happenings* font figure d'enfants de chœur ou de plasticiens formalistes impénitents.

Les petits-enfants de Freud et de Schiele, dans les années 60, faisaient exploser les valeurs esthétiques en faisant acte de provocation permanente à l'égard des valeurs dominantes de la société, en poussant à bout et dans la boue et le sang la pra-

tique de l'*action painting*, glorifiée par cette image de Pollock, seau de peinture en main et pieds dans le tableau. Agressifs et blasphématoires, ils ont eu maille à partir avec la justice de leur pays, qu'ils ont dû quitter. Ou bien ils ont dû se taire.

L'un deux, Schwarzkogler, s'est suicidé en 1969, et non après s'être tranché le sexe lors d'une «action», comme on a pu le dire. Otto Mühl, aujourd'hui septuagénaire, purge une peine de prison, accusé de viol au sein de la communauté post-actionniste qu'il avait fondée en 1971. Quand Günter Brus ne veut plus rien savoir de cette période de grandes provocations, dont les traces qui en restent — beaucoup de photos et nombre d'instruments tranchants, coupants et piquants, rituels sacrificiels et sacrilèges — mettent mal à l'aise. On peut cependant tenter de les prendre à froid pour les situer dans le cours d'une histoire de l'art du XX^e siècle, qui ne se satisfait décidément plus des poussées et avancées de formes pures et simples. C'est ce que fait l'exposition de Marseille, non sans courage, contre vents et marées bien-pensants.

Passage obligé

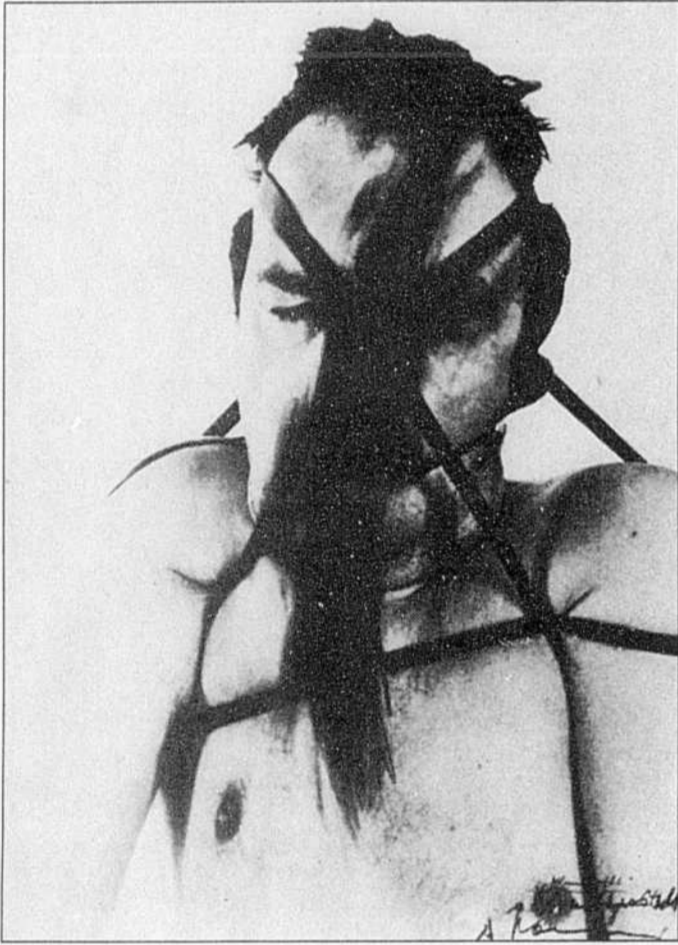
Elle se fonde sur les revues de l'Époque, comme *Avalanche* aux États-Unis, *Interfunktionen* et *Der Löwe* en Allemagne, ou *Artitudes*, la revue de François Pluchart, en France, qui ont diffusé et défendu, en leur temps, les recherches des actionnistes et les diverses formes de *body art*, l'art corporel. Ils avaient de quoi nourrir leurs chroniques, car la plupart des artistes occidentaux d'avant-garde en ont tâté, entre 1968 et 1972, s'essayant à la performance, aussi répandue alors que les installations aujourd'hui. C'était un passage obligé en ces temps où le pape disait non à la pilule et où Polnareff montrait ses fesses. Mais peu d'artistes ont fait de l'art corporel une discipline rigoureuse et suivie. D'aucuns s'y sont adonnés en l'édulcorant, d'autres pour voir, ou en ironisant sur l'art, sur eux-mêmes, en relativisant. Et aucun n'est allé aussi loin dans l'expression de la transgression des interdits et des tabous sexuels et religieux que les actionnistes de Vienne.

Sauf, peut-être, en France, quand Journiac se livrait à ses «rituels du sang» avec l'apparente tranquillité d'un conceptuel froid. Ou quand Gina Pane marchait sur des bouts de verre, s'entaillait les paupières avec une lame de rasoir ou se livrait en public à quelque autre «pratique pic-



Kopfbemalung, de Günter Brus, Vienne, 1964.

SOURCE DOKUMENTA V 1973



Wundgesicht, d'Arnulf Rainer.

SOURCE DOKUMENTA V 1973

ture du corps», que l'artiste a toujours située dans un discours sociopolitique, au delà d'une mythologie personnelle. On trouve le même refus chez Journiac de situer sa recherche sur le plan individuel, et cette affirmation d'une dimension sociopolitique présente dans tous les discours d'après-68.

Les actionnistes n'ont jamais été aussi largement évoqués en France que dans cette exposition marseillaise, qui arrive un peu tard pour faire événement, alors qu'elle méritait

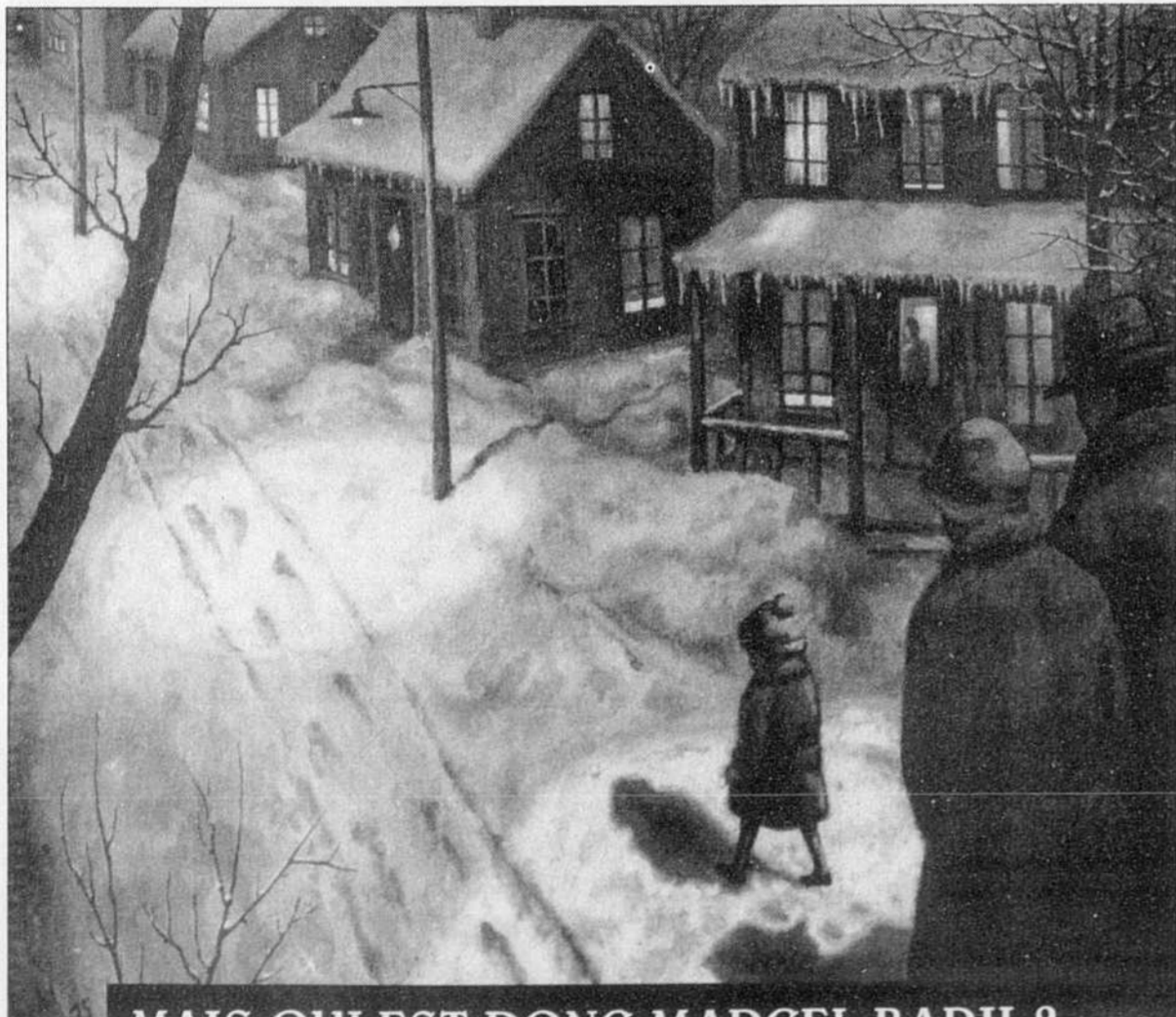
attention parce qu'elle retrace avec beaucoup de sérieux les lignes de cette histoire grave qui engage le corps dans l'art, et parce qu'elle propose un choix d'œuvres rarement montrées, ordinairement distillées au compte-gouttes, sinon absolument inédites en France, comme celles d'artistes tchécoslovaques.

Le catalogue, riche de nombreuses contributions, explicite les démarches et les liens non soupçonnés qui existent entre les artistes

opérant ici et là. L'exposition montre, de la Californie à Prague, en passant par Paris, de Vito Acconci — capable de se faire tirer une balle dans le bras — ou Chris Burden — se livrant aux voitures sur un grand boulevard de Los Angeles — à Petr Stembera — qui a vraiment tenté de se greffer une rose sur le bras —, les rebondissements de ces comportements hors limites d'artistes.

Ceux-ci sont, dans l'ensemble, devenus plus cléments avec eux-mêmes au fil des années 70, une fois que le *body art* eut pris l'air, en développant toutes sortes de relations nouvelles à l'espace, à la nature, et non plus tellement au social. Le corps, alors vécu comme lieu de présence au monde, s'est mis à rimer avec phénoménologie pour engendrer de nouvelles expériences linguistiques relevant plus de la connaissance et de la perception que de l'action directe. En perdant de son impact critique envers la société, l'art corporel a gagné du terrain et a fini par ne plus s'appeler art corporel.

Greffes poétiques, remodelages terribles comme peut en faire Orlan à travers ses opérations-actions de chirurgie esthétique, mise à l'épreuve, mise en danger du corps: le corps est impliqué dans l'art des années 60 et 70, autrement qu'il ne l'est aujourd'hui. On le sait au moins depuis l'exposition *Femininmasculin*, une rigolade à côté de ce qui est donné à voir à Marseille. Revendications de l'identité, expression des minorités, travestissement, travaux d'artistes femmes, de Cindy Sherman, de Nan Goldin... on retrouve fatalement les entrées de l'exposition de Beaubourg, mais sans cette focalisation sur le sexe et sans son optimisme de fond, qui la rendait sympathique, et rigolarde. On ne rigole pas dans l'exposition de Marseille.



MAIS QUI EST DONC MARCEL BARIL ?

L'INTÉGRALE DE L'EXPOSITION PRODUITE ET RÉALISÉE PAR LE MUSÉE DE CHARLEVOIX.

PROLONGATION JUSQU'AU 3 NOVEMBRE 1996

MARCHÉ BONSECOURS

MONTRÉAL

350, rue Saint-Paul Est, Montréal

LE DEVOIR

CKAC 730

Le marché saisonnier des producteurs agricoles est ouvert jusqu'à la fin octobre.

HANS SCHLEECH, A.R.C.

SCULPTURES EN CALCAIRE D'INDIANA

14-28 septembre

GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke Ouest 845-7833 / 845-7471
Du mardi au samedi de 10h à 17h

CIRCUIT D'ART ET D'ARCHITECTURE EN VIDÉOCAR DE LUXE

Du 18 au 20 octobre :

Villas, vignobles et paysages d'automne dans la vallée de l'Hudson, N.Y., accompagné par Pierre-Richard Bisson, architecte et historien de l'art

Prix et itinéraires détaillés sur demande
VOYAGES LA PROMENADE
TÉL.: (514) 974-2635 ou 1-800-265-0218

Mémoire retrouvée... Souvenirs d'artistes

Charles Daudelin, Yves Trudeau, Roland Diné, Gérald Brault, Jacques Huet, Claude Meloche, Micheline Brodeur, Francine Richman

Salon C.S.Q. 1961-1996

Invitation au vernissage le samedi 14 septembre à 14 h

Du 14 septembre au 12 octobre 1996, du mercredi au samedi de 12 h à 18 h

Rencontres-causeries samedi 14 h

21 septembre : Charles Daudelin 5 octobre : Gérald Brault
28 septembre : Yves Trudeau 12 octobre : Symposiums Tchécoslovaquie

CONSEIL DE LA SCULPTURE

460, Ste-Catherine ouest, # 607
Montréal, Québec H3B 1A7
Tél. : (514) 879-1962

FONDATION DEROUIN

UNE RELATION PRIVILÉGIÉE AVEC DES ARTISTES DES TROIS AMÉRIQUES

UNE GALERIE D'ART - UNE SALLE DE CONFÉRENCE - UN CENTRE DE DOCUMENTATION
UN SITE EN VERSANT DE MONTAGNE OÙ L'ART S'INTÈGRE AUX LIEUX

INTÉGRATION AUX LIEUX

Du 13 juillet au 15 septembre 1996

Ouvert samedi et dimanche de 11 h à 18 h.

Dans les sentiers en versant de montagne, vous découvrirez des installations des artistes Helen Escobedo, Pierre Leblanc, René Derouin et la poésie de Claude Beausoleil.

À voir absolument avant la tombée des feuilles.

Samedi et dimanche de 14 h à 16 h, séance de signature du livre «Ressac» de la migration au large, édition Hexagone, de René Derouin.

À UNE HEURE DE MONTRÉAL

1303, Montée-Gagnon, Val-David (Qc) J0T 2N0

Montréal: Téléphone 524-6937 et Télécopieur (514) 524-3020

Val-David: Téléphone et Télécopieur (819) 322-7167

Ouvert du jeudi au dimanche de 11 h à 18 h

LA GALERIE LINDA VERGE

SUZANNE CHABOT PAS À PAS

Vernissage le 15 septembre jusqu'au 4 octobre

1049, AV. DES ÉRABLES QUÉBEC (QUÉBEC) G1R 2N1 [418] 525-8393

LES ARTS

ARTS VISUELS

Des lieux troubles de la perception

BERNARD LAMARCHE

TERRA INCOGNITA

Francesc Bordas
Occurrence
460, rue Sainte-Catherine,
bureau 307
Jusqu'au 6 octobre

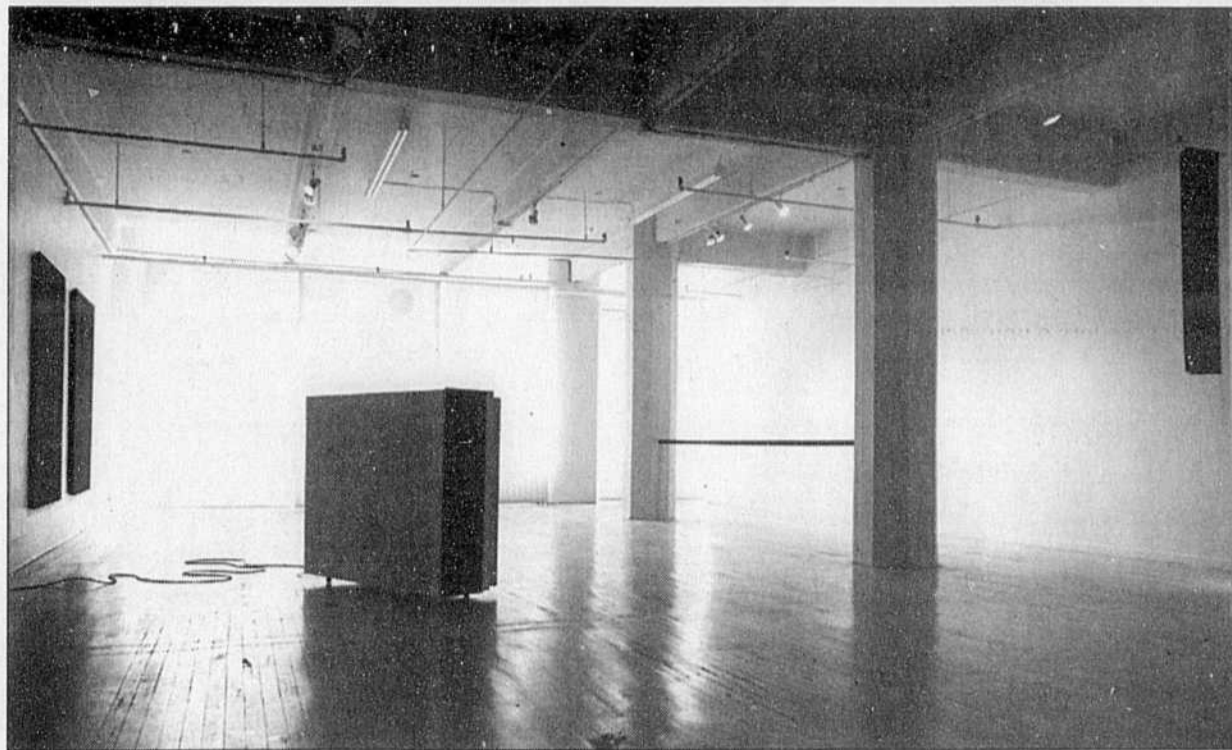
Dimension singulière de la réalité artistique, le phénomène des résidences d'artistes n'est pas toujours envisagé selon sa pleine valeur. Ces rencontres ponctuelles en ateliers ont lieu dans des centres de diffusion hôtes: centres d'artistes, galeries, musées, etc., qui participent directement au financement des projets et permettent à des artistes invités de poursuivre ou d'entamer de nouveaux travaux. Cette implication des institutions canalise ainsi d'importantes énergies créatrices en mettant à la disposition des artistes les ressources nécessaires à la mise en marche de projets propres à stimuler les démarches artistiques et à ouvrir de nouvelles pistes à la recherche et à l'expérimentation.

Sauf exception, ces pratiques spécifiques aboutissent par une exposition faisant état des réalisations, donnant ainsi une occasion précieuse à l'artiste de montrer son travail au public ou encore de le produire à l'étranger. Du coup, les dynamiques qui sous-tendent une démarche artistique se confrontent à de nouveaux paramètres et se retrouvent dans des territoires qui ne leur sont point usuels. La richesse de ce type d'activités est indéniable et, parmi les déplacements qu'elles actionnent, on peut trouver référence à un vaste éventail de considérations, qu'elles soient d'ordre historique, social ou même spatial: la topologie et la configuration des lieux accueillant les œuvres peuvent en effet devenir un des axes de motivation des projets en cours.

Au centre de ces préoccupations se retrouve le travail de Francesc Bordas, artiste espagnol vivant à Paris, spécifiquement conçu en fonction de l'espace de la galerie Occurrence transformé en atelier d'artiste du 15 juillet au 30 août dernier. Le défi était de taille. Le lieu pose problème par son architecture capricieuse: pensons aux deux colonnes rapprochées des murs d'accrochage pour concevoir l'incommodité du lieu. L'artiste contourne toutefois la difficulté par le recours à une solution ingénieuse. Avec une économie désarmante de moyens, il arrive à reconstruire et réunifier l'espace, tout en chargeant son travail d'un commentaire à caractère symbolique, non seulement sur les conditions de présentation des œuvres mais aussi sur leur statut physique de marchandises, en établissant une référence à la migration et au voyage.

Parcours d'une exposition

Dès l'entrée dans la galerie, le visiteur est rapidement attiré par une paire de monochromes noirs, auxquels répondent une barre d'alumi-



Terra Incognita, de Francesc Bordas.

nium de même couleur qui relie les colonnes, nuisant à la libre circulation dans la galerie, et une bande de caoutchouc noir suspendue à un tuyau du plafond, qui établit un autre point focal. La relation entre ces éléments disparates est très efficace et force une incontournable prise de conscience par le spectateur de ses mouvements dans l'espace. Par une surabondance de vides, auxquels l'artiste donne «une valeur positive», l'œuvre fonctionne et renverse l'apparente discontinuité entre les éléments constitutifs de l'installation.

L'autre partie de l'installation consiste en un caisson de bois brut, faiblement éclairé de l'intérieur, dont l'un des côtés reprend le noir et le blanc environnant. Avec son contenu, la structure d'un mur démonté, ce semblant de caisse de transport devient une allégorie de la position de l'œuvre d'art sur le marché, démythifiant la création pour rendre à l'art ce quelque chose que Matisse a déjà nommé «l'élément humain» et qui n'a rien à voir avec une quelconque psychologie de l'œuvre ou de l'artiste.

Une appropriation de l'espace

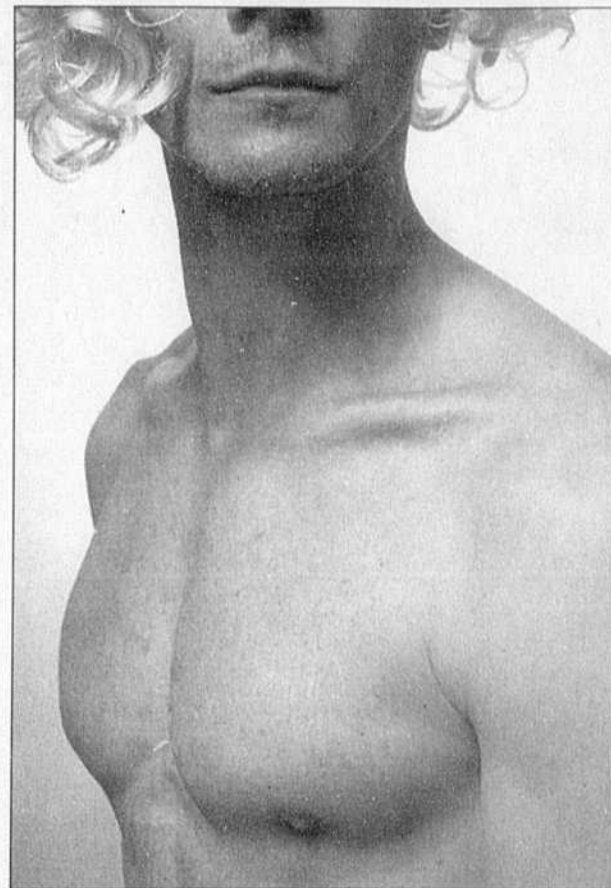
Cette «appropriation architectonique de l'espace», selon les mots de l'artiste, peut être lue comme une réaction à la peinture américaine des années 50 et 60, où le tableau seul prévalait en tant que sujet de réflexion sur ses limites internes. Le discours engendré par ces œuvres formalistes, tout occupé à traquer la plus petite expression du tableau (la surface et ses limites), avait en effet oblitéré tout un pan de l'appareil perceptif, celui de la spatialité. L'espace de la galerie, dont l'idéal fixé était de s'effacer, neutre face à l'unité de compte. Les années 60 ont vu les artistes investir en masse cet espace, et un des exemples les plus élé-

quents de cette réaction demeure les cubes de Robert Morris, qui défiaient l'atopie de la peinture dans l'espace donné par la galerie.

La production de Bordas mime sensiblement les dispositifs de l'art minimal qui déjà posait une réflexion phénoménologique sur la notion de parcours. Ce qui donne ici à la pièce un aspect relativement hermétique. Mais les apparences sont trompeuses. Par exemple, la luminosité si particulière des plages noires au mur est rendue par une moustiquaire tendue sur un simple coton, deux matériaux pauvres qui, lorsque superposés, suggèrent une richesse feinte, mais combien séduisante et ludique, de la présentation des objets d'art. Aussi omniprésent est un jeu de surface qui ajoute encore au pouvoir évocateur de cette pièce et fonctionne par une oscillation et une vibration de textures à la surface des objets travaillés par la lumière ambiante. Dans cette installation, la notion d'échange en général est soulignée tant par des considérations sur la perception que par la valeur symbolique et matérielle de l'art comme objet manipulateur et manipulable avec lequel on a aussi un rapport par le corps et le toucher.

traits de l'artiste se prêtant à divers rôles, désamorce le potentiel violent des images. Les filtres de couleurs pop utilisés par l'artiste contribuent à dédramatiser cette sexualité hard par un rendu abstrait gommant les références au réel. Ce dépouillement formel et ces regards pénétrants auscultent nos définitions de l'obscène. Mêlant un regard publicitaire à celui plus proprement voyeur des images pornos, Herrmann montre la trou-

blante parenté de ces deux types d'imageries. Il mime des attitudes sexuelles, leur donne une existence théâtrale et concocte un érotisme frelaté. De façon très étonnante, malgré la claire intention de provoquer, l'artiste laisse intacts nos tabous, les retourne et ne laisse pas plus qu'un malaise, plus fertile sans doute de questionnements qu'un rejet brutal. Et c'est par là que passe la force de ces images.



L'une des photographies de l'exposition consacrée à Matthias Herrmann.

JUNIOR LINES
Matthias Herrmann
Galerie Yves Le Roux
5505, boulevard Saint-Laurent,
espace 4136
Jusqu'au 12 octobre

Des œuvres d'une tout autre nature, incontournables, sont présentées par la Galerie Yves Le Roux. Le travail de l'Allemand Matthias Herrmann est constitué de prises de vue très érotiques du corps masculin qui abordent une zone précaire, celle de la sexualité homo-érotique et des tabous qui y sont souvent rattachés. Quelque part entre l'esthétique camp d'un Warhol et les photographies d'un Pierre Molinier, le travail de Herrmann se réclame également de Bruce Naumann. A cette liste, on pourrait ajouter la réflexion sur l'identité vestimentaire d'un Chuck Nanny. Reste que l'artiste s'attaque ironiquement de façon très clinique, par la «matérialité sculpturale» du sexe, aux positions dictées par la *political correctness* quant il s'agit d'aborder l'image dite pornographique.

L'accrochage linéaire de ces petites photographies (soixante au total), en alternance avec des autopor-

Grande virée : dernière journée pour miser à l'encan silencieux

Jean-Pierre Lafrance

fragment-terre, sculptures et tableaux récents
Exposition jusqu'au 12 octobre

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514.849.1165
Ouvert du mardi au samedi de 10h00 à 17h30

Venez au Musée des beaux-arts

de Montréal découvrir l'importante

rétrospective du peintre français

Pierre Soulages. Fasciné par le noir,

il en a fait son œuvre pendant 50 ans.

À la question « Pourquoi le noir? »,

il répond tout simplement:

« Parce que... »



Pierre Soulages

Soulages est né en 1919 à Rodez dans l'Aveyron. Dès son enfance, il est attiré par l'art roman, les menhirs gravés, les grottes et les grands plateaux solitaires. Peintre autodidacte, il découvre en 1938 la peinture de Cézanne et Picasso. Au début des années 50, il est propulsé sur la scène internationale et ses œuvres sont collectionnées par les plus grands musées. Les expositions vont se succéder sans interruption, aux États-Unis, en Europe, en Asie, en Afrique et en Amérique du Sud. De 1987 à 1994, il réalise cent quatre maquettes pour les vitraux de l'abbatiale romane de Conques en France.

Depuis 50 ans,
Soulages n'utilise
que trois couleurs:
le noir, le noir
et le noir.



Soulages
Noir Lumière

Jusqu'au 15 septembre
Entrée gratuite

La critique est unanime

« Une rétrospective qui fera date dans les annales de l'histoire de l'art moderne. Non seulement parce qu'elle met en scène l'œuvre d'un des créateurs les plus importants du siècle, mais parce que le parcours, présenté à rebours de la chronologie habituelle, souligne toute la puissance de cette œuvre et sa formidable cohésion. »

(Le Nouvel Observateur)

« L'un des plus grands peintres français. »

(Libération)

« L'un des peintres essentiels de la seconde moitié du XXe siècle. »

(Le Monde)

« Une exposition radicale et belle. Là où les ténèbres et la lumière inscrivent leurs noces éblouissantes. »

(Le Figaro)

« Incroyable lumière de ses monochromes noirs, rythmes de plus en plus élégants, coups de brosse on ne peut plus expressifs, il ne faut pas manquer l'œuvre de l'un des plus grands artistes français d'aujourd'hui. »

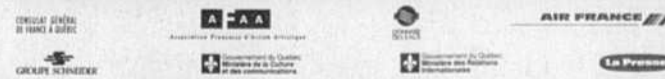
(Muséart)

Ouvert du mardi au dimanche de 11 h à 18 h (jusqu'à 21 h le mercredi).
Entrée gratuite. 1379-1380, rue Sherbrooke Ouest. Autobus 24 ou station de métro Guy-Concordia. Information: (514) 285-2000

Photos: Pierre Soulages, 1996 et Pierre Soulages dans son atelier, 48, rue Galange, 1960 (Photo Izis) • Peinture, 300 X 236 cm, 16 février 1964, Musée d'art moderne, St-Étienne (dépot de la peinture) © Pierre Soulages, Kinéimage/Montréal 1996



MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL



Eva Brandl

Oeuvres récentes

Jusqu'au 5 octobre

GALERIE CHRISTIANE CHASSAY
372, rue Sainte-Catherine Ouest, Salle 418, Montréal H3B 1A2, Tél. + télécopieur: 514 875-0071

ENCAN SILENCIEUX

60 œuvres réalisées au Faubourg des Arts 96
Exposition/encan du 11 au 20 septembre à 21 h.

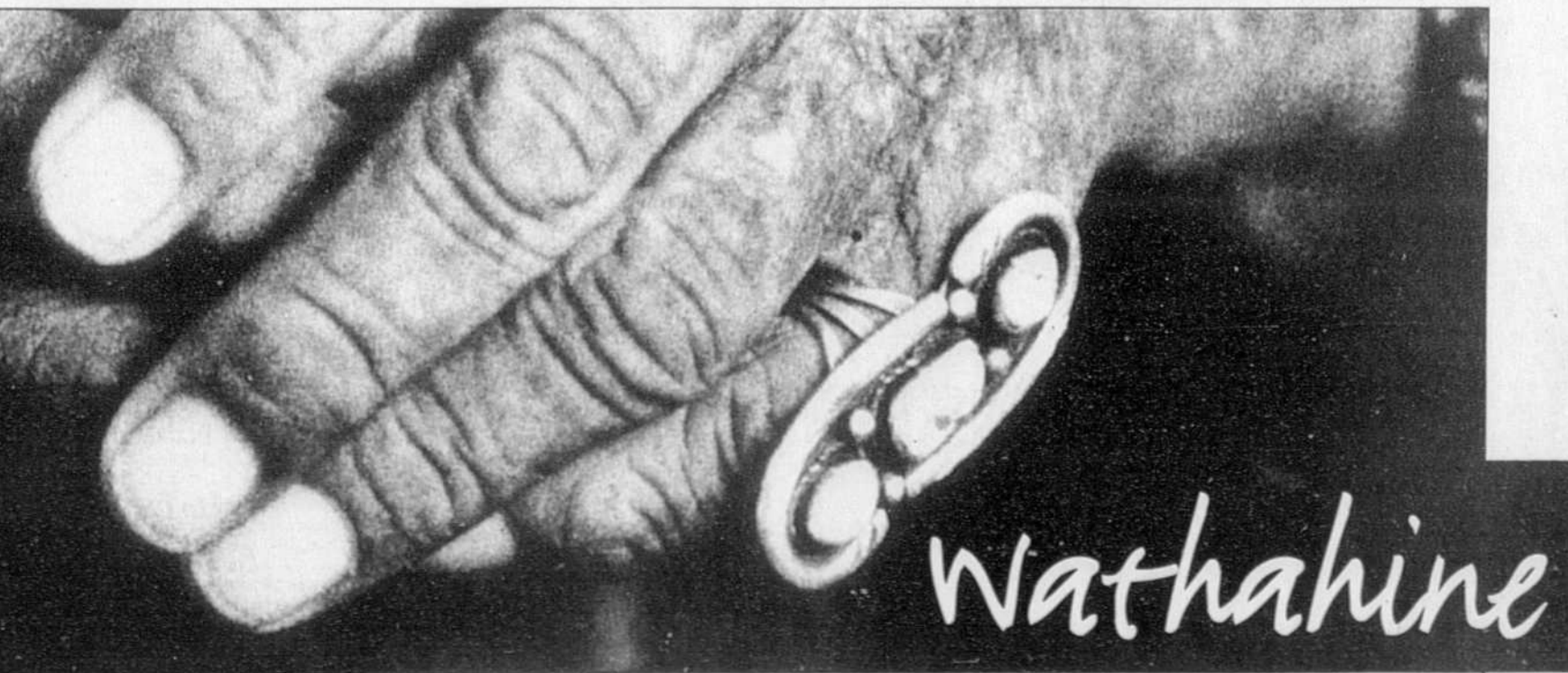
Pour information:

Maison d'Art Fra Angelico
1320, Wolfe, Montréal (métro Beaudry)
Tél: 522-9990

Exposition DANIELLE LAIR du 22 septembre au 5 octobre

MUSÉE McCORD

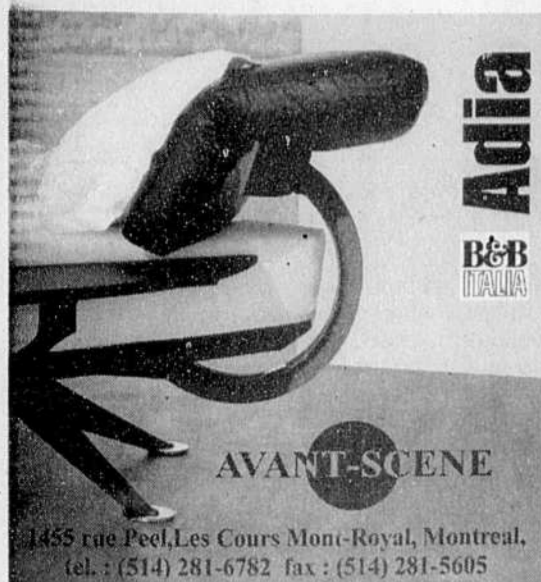
690, RUE SHERBROOKE O. • (514) 398-7100 • MÉTRO MCGILL



Wathahine

PHOTOGRAPHIES DE FEMMES AUTOCHTONES DE NANCY ACKERMAN

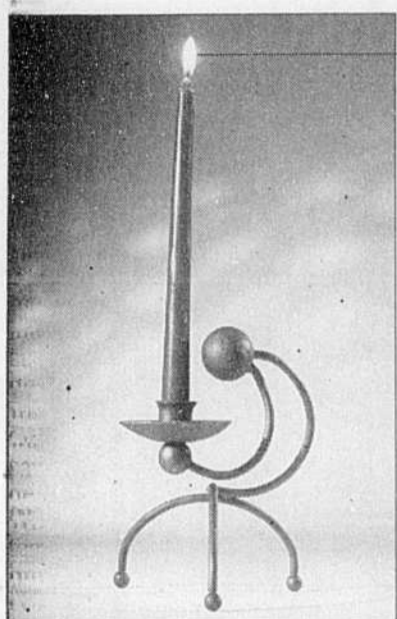
Du 1^{er} août 1996 au 12 janvier 1997



FORMES

LES FORGES DE L'ENFER

ANDRÉE MARTIN

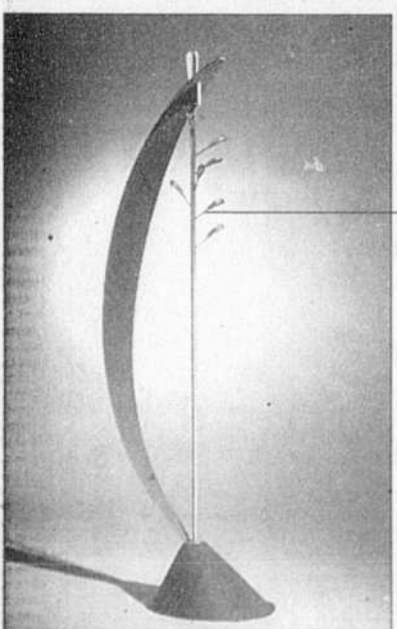


ELSA

IL Y A ELSA, MAIS AUSSI VESTA, VESLA ET... CENDRIER. UN QUATUOR DE BOUTEILLES ET CENDRIER AUX LIGNES FINES, SIGNÉ HANS MOREAU. APPARTENANT AUTANT AU PASSÉ QU'AU FUTUR, LEUR STYLE TOUT EN RONDEUR ET LEUR STRUCTURE TRIDIMENSIONNELLE LEUR DONNE L'ASPECT DE PETITES SCULPTURES.

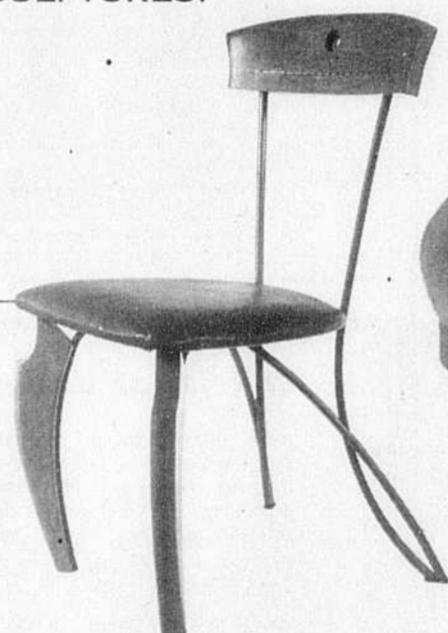
TABULA RASA

CONÇUE PAR JEAN SYLVESTRE, LA CHAISE, TABULA RASA EST INCLASSABLE. BEL EXEMPLE DU MARIAGE ENTRE LE BOIS ET L'ACIER, ELLE S'INSCRIT TOUT DROIT DANS LA NOUVELLE LIGNÉE DE CRÉATION DES ATELIERS LUCIFER. LE DIALOGUE DES PLEINS ET DES VIDES, DE MÊME QUE LE JEU DES COURBES, EN FONT UN OBJET USUEL DISTINGUÉ, À LA FOIS ROBUSTE ET DÉLICAT.



FRANK LLOYD WRIGHT EN MOTS ET EN IMAGES

Le 19 septembre prochain, au Moyses Hall de l'Université McGill, Edgar Tafel, disciple et collaborateur de Frank Lloyd Wright, donnera une conférence sur cette figure de proue de l'architecture américaine de la première moitié du XX^e siècle. Intitulée *Frank Lloyd Wright tel que je l'ai connu*, c'est en mots et en images que M. Tafel fera revivre l'œuvre et l'âme de Wright. On y verra entre autres des photographies, des dessins et des films de Tafel, notamment *The Frank Lloyd Wright Way*, qui a mérité le premier prix lors du Festival international de Houston. Edgar Tafel supervisa la construction de plusieurs des réalisations de Wright, dont le Johnson Wax Building et le Fallingwater. Pour ceux qui voudraient en savoir et en voir plus, une exposition de 41 photographies sur l'œuvre de Wright est présentée jusqu'au 21 septembre à la salle Nobbs (édifice de la bibliothèque Redpath), toujours à l'Université McGill.



BOUC

AVEC SES PETITS YEUX FIXES ET SES QUATRE PATTES ARQUÉES, LE TABOURET BOUC SEMBLE TOUT DROIT SORTI D'UNE TOILE DE MIRÓ. SA STRUCTURE RAFFINÉE DE MÊME QUE SON ALLURE PROPREMENT ONIRIQUE EN FONT UN MEUBLE SYMPATHIQUE ET UN TANTINET SURREALISTE. MOBILIER IRRÉEL POUR POÈTES AVERTIS.

TRENDY

TRENDY EST PEUT-ÊTRE LA PIÈCE LA PLUS « CONTEMPORAINE » DE TOUTE LA SÉRIE. SON CORPS FILIFORME ET L'AJOUT D'UNE MINCE FEUILLE EN DEMI-LUNE FONT POURTANT RESSEMBLER CE PORTEMANTEAU À UN ARC TRADITIONNEL DE CHASSE. AVEC TRENDY, LE DESIGNER MICHEL DE BLOIS A CRÉÉ UNE ŒUVRE DÉPOUILLÉE, À LA FOIS ASYMMÉTRIQUE ET DYNAMIQUE. LES CHOSES LES PLUS SIMPLES SONT SOUVENT LES PLUS BELLES.

QUELQUES RÉALISATIONS...

- | | |
|--|---|
| • BRED CAFÉ, MONTRÉAL | • RESTAURANT ITALIEN, CASINO DE MONTRÉAL |
| • SALON CAFÉ, MONTRÉAL | • AUBERGE DU DRAGON ROUGE, MONTRÉAL |
| • RESTAURANT ENTRE-CÔTE | • BOUTIQUE REVENGE, MONTRÉAL |
| • SAINT-JEAN, MONTRÉAL ET QUÉBEC | • BOUTIQUE ARTEFACT, MONTRÉAL |
| • RESTAURANT MOTRIN, MONTRÉAL | • BOUTIQUE TRISTAN ET ISEULT, MONTRÉAL |
| • RESTAURANT PICCOLO DIAVOLO, MONTRÉAL | • BOUTIQUE GUESS, MONTRÉAL |
| • BAR SAINT-LAURENT, MONTRÉAL | • BOUTIQUE DANS UN JARDIN, PINCOURT ET HULL |
| • BAR PUBLIX, MONTRÉAL | • BOUTIQUE HUGO BOSS, MONTRÉAL |
| • PUB ALEXANDRE, MONTRÉAL | • BOUTIQUE MUSE, MONTRÉAL |
| • RESTAURANT PIZZEDÉLIC, LONGUEUIL ET LAVAL | • VOIR COMMUNICATION, MONTRÉAL |
| • RESTAURANT PIAZZETTA, MONTRÉAL | • BOUTIQUE DALMY'S, MONTRÉAL |
| • MAISON CUVILLIER OSTEL, MONTRÉAL | • MONTRÉAL, TORONTO ET EDMONTON |
| • (PREMIER PRIX AU CONCOURS COMMERCE DESIGN MONTRÉAL 1996) | • FILMS SCANNERS II ET III |
| • MUSIC WORLD, MONTRÉAL | • FILM HIGHLANDER III |
| | • ÉMISSION DE TÉLÉVISION MON GRAIN DE SEL |

Les Ateliers Lucifer font de tout, ou presque: tables de salle à manger, de café, de salon ou d'appoint, chaises, fauteuils petits, grands, à une ou deux places, etc., tabourets hauts, bas, etc., lits de formes classiques ou folles, comptoirs de toutes sortes, etc.

Leur production est à la fois commerciale et résidentielle, avec mobiliers et accessoires de décoration pour la maison. Depuis juin 1993, date de la reprise des ateliers par Jan Filipiuk, maître forgeron, et Michel de Blois, administrateur et designer, l'entreprise a le vent dans les voiles. Lauréat du Top Job Award 1996, décerné par le National Ornamental Miscellaneous Metal Association (NOMMA), pour les travaux reliés au projet Parkette de la First Canadian Place à Toronto, les ateliers sont animés par un nouveau souffle, après des périodes plus troublées.

Les Ateliers Lucifer n'ont pas grand-chose à voir avec le célèbre roi de l'Enfer. C'est plutôt du côté de Vulcain (Héphaïstos), le dieu du feu, fils (possible) de Zeus, ouvrier de l'Olympe, forgeron et armurier de ses fonctions, qu'il faut inscrire les activités des ateliers de la rue Dandurand. Spécialisés dans le métal ouvré, ses praticiens se définissent un peu comme des touche-à-tout (dans le bon sens du terme) et ne veulent surtout pas être limités par les techniques de travail, les défis à relever, les objets et les projets à réaliser, ou encore par le choix des matériaux. « Nous ne faisons pas que du fer forgé. Nous travaillons, entre autres, l'aluminium, le bronze, le cuivre ou l'acier. En fait, le fer forgé n'est qu'un des domaines de notre travail », explique Martin de Blois.

L'engouement actuel pour ce type de meubles et d'accessoires de décoration a tout de même bien profité à l'entreprise québécoise: « Nous avons déjà développé une expertise dans le travail des métaux. Mais avec la folie du fer forgé, nous nous sommes mis à en faire de plus en plus. Comme nous étions déjà là, avant la mode, cela nous a permis d'être un peu en avance sur les autres et d'en profiter de manière positive. »

Les forges de la rue Dandurand sont encore toutes jeunes. Leurs produits, tous faits à la main, sont fabriqués à partir des méthodes traditionnelles. « Forgé comme toujours pour durer à jamais » est leur devise. Seule la soudure a remplacé la fusion des métaux, et les anciennes machines sont toujours là pour courber à froid les tiges de métal ou appliquer les enduits.

Conscients des réalités du marché québécois, de la difficulté de créer un intérêt véritable pour le design, des soubresauts de notre économie, les deux associés ne mettent pas tous leurs œufs dans le même panier. Œuvrant de front dans plusieurs directions, ils maintiennent une activité soutenue, proposent une gamme élargie de produits et de services et travaillent à une implantation rapide de l'entreprise. « Les projets commerciaux représentent 60 % de notre chiffre d'affaires et sont ainsi devenus notre domaine premier de réalisations. Nous réalisons toutefois pour les particuliers beaucoup de projets sur mesure, conçus avec les architectes et les designers; des meubles, des lits, etc. Aussi, nous distribuons une gamme de produits sous notre griffe: nous avons déjà en inventaire une centaine d'objets développés ici même, ou encore avec l'aide de designers québécois. » Parmi ces derniers se retrouvent des noms bien connus au Québec: de Daniel Lussier à Markian Pavliu, en passant par Martin de Blois (l'autre), Hans Moreau, Frank Dinero, Louise Brouillette, Tommy Zen ou Robert Lepage (l'autre). Anarchiques, classiques, oniriques ou dépouillés, les créations de chacun de ces designers apportent une note distinctive et originale à la production des Ateliers Lucifer.

C'est cette dernière facette du travail de l'entreprise de Jan Filipiuk et de Martin de Blois qui les distingue particulièrement. Laisant une place à la diversité dans la création, le tandem a accès à un large éventail de style. De fait, ils rejoignent une clientèle plus vaste et peuvent aisément satisfaire les goûts les plus sages, les plus étranges et les plus fous. Certaines réalisations, comme le table *Peanut* du designer Raymond Girard ou le comptoir *Goth* d'André Perron (un tout jeune designer), sortent de l'ordinaire et se rapprochent nettement de l'objet d'art usuel. « La diversité des designers ajoute une variété à notre collection de meubles et d'accessoires de décoration. On a toujours besoin d'idées nouvelles. Même si vous êtes la personne la plus créative au monde, vous ne pouvez pas embrasser tous les styles. Ce qui nous intéresse, c'est d'aller chercher des personnalités différentes. Chaque artiste a sa personnalité et nous voulons que nos produits en témoignent. Il nous est possible de soutenir la recherche car nos projets commerciaux génèrent suffisamment de fonds pour nous permettre de nous lancer dans des aventures et de développer des produits. » Évidemment, une collection très design ne fait pas l'objet d'une production à grande échelle. Certaines de ces créations relèvent de la pièce unique, d'autres du tirage limité, ou encore de la petite et de la moyenne série.

Les Ateliers Lucifer ont une activité diversifiée. Ils sont à la fois manufacturiers, conseillers, générateurs de nouvelles idées, promoteurs d'une belle palette de designers d'ici, en plus de contribuer à encourager et à développer une culture du design auprès du grand public. Dynamiques et entrepreneurs, les deux associés ont la tête pleine d'idées, les mains dans le métal et les deux pieds sur terre. L'engouement pour les meubles et accessoires décoratifs en métal, plus spécifiquement en fer forgé, ne fera sans doute qu'un temps. Ils le savent pertinemment. Aussi sont-ils déjà en train de prendre un nouveau virage de manière à survivre à une mode. Leur aménagement récent dans des locaux plus grands et l'addition d'une ébénisterie font partie de leur développement stratégique et donnent indication sur leur « futur » secteur de création. « Le métal est un matériau d'appoint. Il est fait pour rehausser un décor ou encore mettre l'accent sur quelque chose. Nous attachons beaucoup d'importance sur le développement d'objets qui vont résister aux modes. Dans la plupart de nos produits, il y a toujours une combinaison de matériaux. Au-delà du goût actuel pour le métal, nous désirons mettre un peu plus de chaleur dans les différents objets réalisés. De plus, le mélange du bois et du métal est très beau. L'ouverture d'une ébénisterie nous permet d'offrir un produit beaucoup plus complexe et d'annoncer un développement futur. Avec ce virage, nous avons atteint une maturité dans la fabrication de produits que nous n'avions pas auparavant. »